



INVENTAIRE DES TECHNIQUES HALIEUTIQUES DES WAYANA DE GUYANE FRANÇAISE EN SAISON SECHE

Rapport final

**Emmanuel MARTIN
Avril 2009**

***Rapport établi pour le Ministère de la culture et de la communication, Direction de
l'architecture et du patrimoine, Sous-direction de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'inventaire
et du système d'information***

*Rapport établi pour le Ministère de la culture et de la communication, Direction de l'architecture et du
patrimoine, Sous-direction de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'inventaire et du système d'information*

TABLE DES MATIERES

TABLE DES ILLUSTRATIONS	4
<i>Remerciements</i>	5
<i>Note sur la translittération</i>	6
Cadre général, objectifs et moyens.....	7
CHAPITRE 1 : L'espace territorial	15
Les Wayana dans leur cadre géographique	15
Un espace habité depuis longtemps	18
CHAPITRE 2 : Le monde de la rivière	23
Les espaces.....	23
Ka, les poissons.....	24
<i>Origine</i>	24
<i>Espèces et milieu</i>	25
D'autres habitants de la rivière, les ipo.....	31
Organisation et vie des non-humains	33
Chapitre 3 : Les techniques de prédation	36
Les techniques du passé.....	36
Vocabulaire	37
Techniques de pêche	38
<i>La pêche à la volante topon kai</i>	39
<i>Pêche à la ligne de fond</i>	44
<i>Les trappes</i>	46
<i>L'épervier</i>	48
<i>Le tramail</i>	49
<i>Pêche sous-marine avec un petit arc</i>	51
<i>Le soupayage, muhunuman</i>	51
<i>La nivrée, itumtop</i>	52
<i>Pêche avec un appât empoisonné</i>	56
<i>Pêche à l'arc</i>	58
<i>Les autres techniques de pêche</i>	65
Conclusion	67
Chapitre 4 : Production, société et économie	70
Calendrier des activités	70
Déroulement de la pêche et organisation	71
Résultats.....	72

Cartographie des zones d'exploitation.....	79
Techniques de conservation	81
Stratégie d'exploitation du territoire.....	82
Retour au village : partage des ressources	84
Le poisson dans la consommation wayana	85
L'économie et le poisson	87
CONCLUSION	90
Planches photographiques.....	93
B I B L I O G R A P H I E.....	96

T A B L E D E S ILLUSTRATIONS

Carte n°1 – La Guyane française et la région habitée par les Wayana.....	15
Carte n°2 – Zone centrale du pays Wayana.....	17
Carte n°3 – Carte du Parc Amazonien de Guyane	22
Photo n°1 – oka tiwapti, « accrocher le fil sur la canne ».....	40
Photo n°2 – Pêche à la volante le long de berges.....	41
Photo n°3 – Graines de kupajwa utilisées pour la pêche à la volante.....	42
Schéma n°1 – Description d'un hameçon, oka.....	45
Photo n°4 – Pêche d'un pêne (piranhas) à la ligne de fond munie d'un bas de ligne en métal. Le poisson est assommé avant d'être décroché.....	46
Photo n°5 – Pose des tila tila en fin de journée.....	47
Photo n°6 – L'épervier, wïpja.....	48
Photo n°7 – Pêche à l'épervier.....	49
Photo n°8 – Pose du tramail, pijawaimë.....	50
Photo n°9 – Départ pour la nivrée.....	54
Photo n°10 – Préparation de l'appât kunani.....	57
Schéma n°2 – Schéma de l'arc wayana.....	59
Schéma n°3 – Arc et flèches wayana, détails.....	60
Photo n°11 – Différents bois paila.....	61
Photo n°12 – Collecte des fûts de flèches, pïlëu.....	62
Photo n°13 – Les fûts de flèches, pïlëu, sont redressé	64
Photo n°14 – Pêche à l'arc.....	64
Photo n°15 – Le walak <i>Leporinus lebaili</i>	76
Photo n°16 – Un magnifique jeikë <i>Tometes lebaili</i> prélevé au fusil-harpon.....	76
Carte n°4 – Carte des zones d'exploitation (surlignées en bleu).	80
Photo n°16 – Le boucan kanpë.....	82

A l'exception de la carte n°1, l'ensemble des photographies, schémas et cartes a été réalisé par l'auteur.

Remerciements

J'adresse tous mes remerciements à la population wayana pour sa contribution à ce travail et particulièrement Mimisiku et Kumaja, Mataliwa Kuliyanan, Mosu, Pekijem, Kornelia, Jamaila, Janakale et Elemë, Tapinkili, Manate, Panapasi et Balbo. A Cayenne, je remercie Pierre et Françoise Grenand, Marie Fleury et Damien Davy pour leur aide, Marie-Françoise Prévost pour ses conseils et la détermination des espèces botaniques, Gérard Migeon de la DRAC pour son accueil. Je remercie Tekuremai, Eliane Camargo, Philippe Erikson et Sylvie Grenet du Ministère de la Culture et de la Communication qui ont soutenu ce travail.

Note sur la translittération

- Les termes en langues étrangères apparaissent en caractère gras
- Les noms latins des espèces animales et végétales sont présentés en italique.
- Phonèmes wayana¹

- Phonèmes vocaliques

Voyelles orales

-arrière	centrale	+arrière
i	ï	u
e	ë	o
	a	

- Phonèmes consonantiques

	labiales	coronales	palatales	vélaires	laryngale
occlusives	p	t		k	
fricatives		s			h
nasales	m	n			
vibrantes		l			
approximantes	w	j			

¹ D'après E. Camargo, 1996.

Cadre général, objectifs et moyens

1) Cadre de réalisation de l'enquête: la Convention de l'UNESCO de 2003 sur le patrimoine culturel immatériel

Ce travail est réalisé dans le cadre de la loi n° 2006-791 du 5 juillet 2006 autorisant l'approbation de la convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel promulguée par la France. Selon cette convention, l'UNESCO entend par "patrimoine culturel immatériel" (PCI) les « pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine. Le "patrimoine culturel immatériel", se manifeste notamment dans les domaines suivants : les traditions et expressions orales, y compris la langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel ; les arts du spectacle ; les pratiques sociales, rituels et événements festifs ; les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ; les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel. Les buts de la convention sont la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel ; le respect du patrimoine culturel immatériel des communautés, des groupes et des individus concernés ; la sensibilisation aux niveaux local, national et international à l'importance du patrimoine culturel immatériel et de son appréciation mutuelle ; la coopération et l'assistance internationales. » (Article 2).

Pour mettre en œuvre cette convention, « chaque Etat-partie doit prendre les mesures nécessaires pour assurer la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel présent sur son territoire. Il doit s'attacher à identifier et définir les différents éléments du patrimoine culturel immatériel présents sur son territoire, avec la participation des communautés, des groupes et des organisations non gouvernementales pertinentes. Pour assurer l'identification de ce patrimoine en vue de sa sauvegarde, chaque Etat-partie doit dresser un ou plusieurs inventaires du patrimoine culturel immatériel présent sur son territoire. Ces inventaires font l'objet d'une mise à jour régulière. » (Articles 11 et 12).

C'est dans ce cadre que la Mission ethnologie du Ministère de la Culture a été désignée pour rassembler les différentes informations relatives au patrimoine immatériel français et pour dresser un inventaire du patrimoine culturel immatériel. Elle nous a missionnés pour conduire un inventaire sur les techniques halieutiques des Wayana de Guyane française.

2) Rappel du projet

Le groupe des Wayana de Guyane française, de langue caribe, habite sur le haut-Maroni, fleuve frontière avec le Surinam et qui prend ses sources près de la frontière avec le Brésil. Les Wayana vivent dans des villages construits le long des cours d'eau au cœur de zones naturelles dominées par la forêt primaire équatoriale sur les rives françaises et surinamiennes du fleuve. Les Wayana de Guyane française sont à peine un millier, résultat d'un long processus de constitution et de regroupement de différents groupes au cours des XIXe et XXe siècles (Cf. notamment, Hurault (1965, 1989), Grenand (1982), Chapuis, (1998, 2003, 2008)). Ils sont présents dans la région depuis plusieurs centaines d'années. Ils possèdent une langue et une tradition orale très riche qui raconte les mythes et les légendes qui ont forgé le monde et leur pays. Installés dans une dizaine de villages aujourd'hui sédentaires, les Wayana tirent actuellement une grande partie de leurs ressources du milieu naturel grâce à la pêche, à la chasse et à l'agriculture. Les poissons capturés à la pêche, suivant de nombreuses techniques tout à fait originales, procurent une part importante des protéines d'origine animale. Les champs sont notamment cultivés par une agriculture sur brûlis pour récolter le manioc qui sert à fabriquer des galettes et de la bière (cachiri). Les Wayana entretiennent des rapports symboliques très forts avec cet environnement et pratiquent notamment le rituel

eputop, connu en Guyane sous le nom de maraké, qui se déroule sur plusieurs mois et manifeste le courage et la force.

Les Wayana tirent actuellement une part significative de leurs ressources du milieu naturel. Parmi les ressources exploitées, les ressources halieutiques représentent une part significative. Exploiter ces ressources fait appel à un champ important de connaissances, de savoir-faire et de techniques et se déroulent dans une nature socialisée. Ces pratiques et ces savoir-faire constituent une partie du savoir sur la nature et une des formes des relations que les Wayana nouent avec leur environnement. Ils sont un des éléments parmi de nombreux autres du patrimoine de la société Wayana. Nous nous sommes proposés de réaliser un inventaire de cette partie du patrimoine constituée par les techniques et les savoir-faire mis en œuvre par les Wayana pour exploiter les ressources halieutiques de leur milieu naturel. Cet inventaire porte sur les techniques mises en œuvre en **saison sèche**.

Ce travail prend d'emblée le parti de **découper l'espace wayana entre différents écosystèmes** tels que nous avons l'habitude de les séparer en Occident, et de considérer le milieu aquatique de la rivière comme un espace autonome d'étude. De même, seules les techniques d'exploitation halieutiques ont été étudiées. Bien sûr, **ce découpage de l'espace et des techniques ne reflète pas nécessairement la manière dont les Wayana conçoivent leur propre espace et leur système technique**. L'introduction volontaire de ces discontinuités a pour objectif de restreindre le travail à une partie de l'activité des Wayana pour tenir compte des moyens mis en œuvre pour réaliser cette étude. C'est également une approche commode pour la restitution des données puisqu'elle renvoie à un découpage de l'espace et des techniques familier à un lecteur occidental. Mais une fois encore, elle ne reflète pas la perception wayana. Des travaux sont actuellement en cours sur ces thèmes plus vastes, mais qui ne peuvent à l'heure actuelle être exploités pour les inclure dans la présente approche. Ils seront néanmoins abordés dans le rapport final car ils constituent une part du patrimoine immatériel des Wayana.

3) Objectifs

Il n'existe **pas d'étude anthropologique récente** sur les techniques de prédation mises en œuvre par les Wayana **depuis** les études réalisées par **Hurault en 1965** (Hurault, 1965).

En archéologie préhistorique, les données recueillies ne sont constituées que d'éléments matériels. C'est à partir de ces éléments, et uniquement à partir de ceux-là, que l'on peut essayer de reconstruire la vie sociale et culturelle. Un nombre considérable d'informations ne laisse pas de traces. Par ailleurs, les couches observées ont souvent fait l'objet de remaniements et comportent des palimpsestes, dont il faut évaluer la durée qui peut être de quelques années à plusieurs millénaires. Ceci complique encore la tâche du chercheur. L'observation de l'objet est donc au cœur des préoccupations de l'archéologue. Il lui faut déterminer des méthodes adéquates de lecture de l'objet pour connaître l'homme qui l'a fabriqué, ou utilisé. Cette discipline s'avère donc délicate et semée de pièges. Le passage aux représentations sociales est ardu. Mais si l'objet est une caractéristique de l'espèce humaine d'*homo erectus* à *homo sapiens*, il caractérise également l'homme, acteur social.

L'observation de sociétés contemporaines confirme ce propos. Aussi bien qu'en Irian Jaya, où « il est possible de déterminer, du premier coup d'œil, l'origine géographique (et culturelle) d'un homme en regardant son outil d'abattage » qui sont des lames polies emmanchées (Pétrequin, 1994 : 86), on pouvait en Amazonie faire un diagnostic sur l'origine d'un individu en regardant son arme, qu'elle soit arc ou sarbacane. Ces objets et les techniques pour les utiliser participent bien à des systèmes de représentations sociales et culturelles, tout en intégrant des contraintes techniques propres. Mauss avait montré que les techniques qu'il qualifiait de techniques du corps étaient des productions du social. « C'est en quoi l'homme se distingue avant tout des animaux : par la transmission de ses techniques » (Mauss, [1950] 1934 : 371). La matière, l'outil et même les connaissances techniques ne sont pas uniquement techniques, elles relèvent largement du système des représentations (P. Lemonnier, 1976 : 104). R. Cresswell emploie le terme d'ambiance technique associée à une ambiance sociale, mais retient que phénomènes sociaux et phénomènes techniques sont « aussi imbriqués l'un dans l'autre que l'huile et l'eau d'une solution hautement émulsifiée, mais aussi distincts les uns des autres quel que soit le degré d'émulsification ». On ne peut nier l'existence d'un déterminisme technique qui limite le champ des variantes culturelles possibles dans le domaine de l'action de l'homme sur la matière (Leroi-Gourhan, 1971 : 321), mais ce qu'il apparaît intéressant de noter ce sont les faits techniques culturellement marqués qui caractérisent l'action observée ou décrite, c'est-à-dire les variantes. Ces variantes peuvent être les techniques mises en œuvre elles-mêmes (mur en brique, en bois, en torchis), mais aussi les éléments du processus technique (mur monté en brique rang par rang ou portion par portion) (P. Lemonnier, 1976 : 108-109). Par moments, gestes techniques et comportements

sociaux sont étroitement liés, tandis qu'à d'autres ils entretiennent une relation lâche (R. Cresswell, 1996 : 20-21). Le schème conceptuel commande et définit les pratiques, celles-ci ne se confondant pas avec « la praxis qui [...] constitue pour les sciences de l'homme la totalité fondamentale » (Lévi-Strauss, 1962 : 160).

« Un processus technique, avec son unité de base qu'est la chaîne opératoire² [...], étant constitué d'éléments aussi bien sociaux que techniques, subit directement, bien qu'au niveau structural, les contraintes imposées par les règles du comportement social ». Selon Cresswell, ces structures techniques sont liées aux structures sociales. L'environnement et le système technique, qui met en jeu une matière, des moyens, des gestes et des représentations, offrent à un groupe des solutions techniques potentielles parmi lesquels un choix est opéré. Si dans le temps long de la naissance de l'espèce humaine, on peut être d'accord avec Leroi-Gourhan sur une complexification des techniques, entre tendance et fait (Leroi-Gourhan, 1971 : 27), système technique, organisation sociale peuvent avoir des destins différents et plus ou moins liés.

En observant un processus technique (ou ensemble technique), ou une partie de ce processus comme une chaîne opératoire, on peut donc apprécier les choix culturels opérés devant plusieurs possibles, l'ordre strict ou non des opérations, on peut mesurer l'énergie dépensée par rapport à l'efficacité et faire des comparaisons. Chaque chaîne fait partie d'un ensemble technique. L'articulation des étapes d'une chaîne et des chaînes dans un ensemble constitue les structures techniques. Les structures techniques d'un groupe social forment un système technique (Cresswell, 1996 : 43).

L'objectif est donc d'étudier les variantes choisies par les Wayana pour tirer profit du milieu aquatique. L'habileté, être **tēmektai**, « savoir mettre en pratique sa connaissance avec ses mains », c'est devenir une personne, c'est être **ēmehetakepītpī** « habile depuis longtemps » (Chapuis, 1998). Mettre en œuvre une technique fait appel à un stock de connaissances important, participe à l'acquisition du statut de personne, recoupe la division sexuelle du travail et la division sexuelle de la propriété des objets dans la société (Martin, 2003). De plus, à travers une description des méthodes d'exploitation halieutique, c'est aussi une connaissance du milieu naturel qui transparaît.

² Succession de gestes qui transforment une matière première en produit (Cresswell, 1996 : 29).

Ce travail sur les techniques de prédation a eu essentiellement pour ambition de réaliser une description des pratiques vivantes. Les techniques étudiées ont été les techniques mises en œuvre au cours d'une partie de la saison sèche. L'objectif a été d'étudier les formes de connaissance du réel, de comprendre le contenu et le statut des pratiques. Bien sûr le but de ce travail ne pourra pas être de problématiser les données, c'est-à-dire de les placer dans une réflexion anthropologique productrice de sens social dans la mesure où le champ d'étude restera limité au savoir-faire. Toutefois, ce travail pourra s'inscrire dans un travail plus large de connaissance d'une ontologie de la nature et des savoirs sur les êtres qui la peuple et qui constitue un autre aspect important du patrimoine des Wayana.

4) Moyens mis en œuvre à ce stade et Méthode employée

Une mission d'une durée de trois semaines (sur place) dans le village wayana d'Antecum Pata a été conduite par Emmanuel Martin entre le 24 septembre et le 15 octobre 2008 sur le Haut-Maroni. Ce village a été choisi en raison de sa localisation géographique à proximité des ressources halieutiques. Cette période de l'année correspond à la grande saison sèche en Guyane française qui se caractérise par des précipitations plus faibles. Le niveau des précipitations détermine assez directement le niveau des rivières et par conséquent les techniques de pêche utilisées.

Le temps de la mission a été partagé entre deux « expéditions » de pêche sur le Marwini d'une durée cumulée de 9 jours et des enquêtes menées dans le village d'Antecum Pata pendant 11 jours. Les objectifs et les méthodes ont été exposés à différents membres de la communauté préalablement au début du travail.

Les méthodes employées ont été l'observation participante, l'enquête par entretiens, la prise de vue photographique et la prise de son.

A Cayenne, Emmanuel Martin a pu bénéficier du concours de chercheurs en ethnosciences, notamment pour les identifications botaniques.

5) Résultats et production

Grâce aux liens noués avec différentes personnes d'Antecum Pata, il a été possible de réaliser des descriptions des techniques de pêche. La plupart des techniques ont pu faire l'objet d'observation directe.

Ainsi ont été traités :

- Les lexèmes associés à l'exploitation de la rivière
- Les objets utilisés
- Les chaînes opératoires des principaux objets fabriqués
- Les ressources utilisées pour la confection de certains objets (canne à pêche) ou pour être utilisés sur les lieux de pêche (appâts), par la réalisation d'herbiers.

Les techniques de pêche décrites ont été :

- La pêche à la volante
- La pêche au **satelit**
- La pêche à la ligne de fond
- La pêche au lancer
- Les trappes
- La pêche à l'épervier
- La pêche au tramail
- La pêche au fusil-harpon
- La pêche au petit arc sous-marin
- Le soupayage

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

- La nivrée
- La pêche à l'appât empoisonné
- La pêche à l'arc

En plus de l'observation des techniques d'exploitation, il a pu être abordé les sujets suivants :

- Conception de l'espace et lexèmes associés au milieu aquatique fluvial
- L'identification complète des espèces exploitées
- Division sexuelle du travail
- Techniques de conservation
- Le partage des ressources
- Le volume de l'exploitation
- La transmission des savoirs

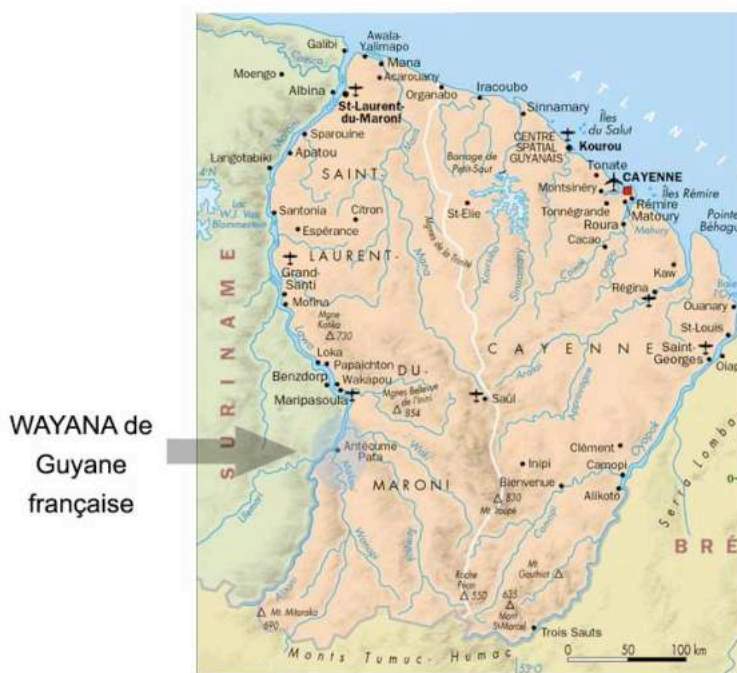
Les documents qui sont produits à l'issue de ce travail sont :

- le présent rapport qui présente les données collectées
- des fiches d'inventaires pour les techniques qui présentent un caractère patrimonial original
- des documents photographiques légendés
- un fond audio

CHAPITRE 1 : L'espace territorial

Les Wayana dans leur cadre géographique

Le groupe des Wayana de Guyane française, de langue caribe, habite sur le haut-Maroni, fleuve frontière avec le Surinam et qui prend ses sources près de la frontière avec le Brésil. Des groupes wayana existent également au Brésil sur le fleuve Paru de l'Est et au Surinam sur les fleuves Tapanahony et Lawa. Ils sont environ 1 500 personnes au total, dont près de 1 000 en Guyane française.



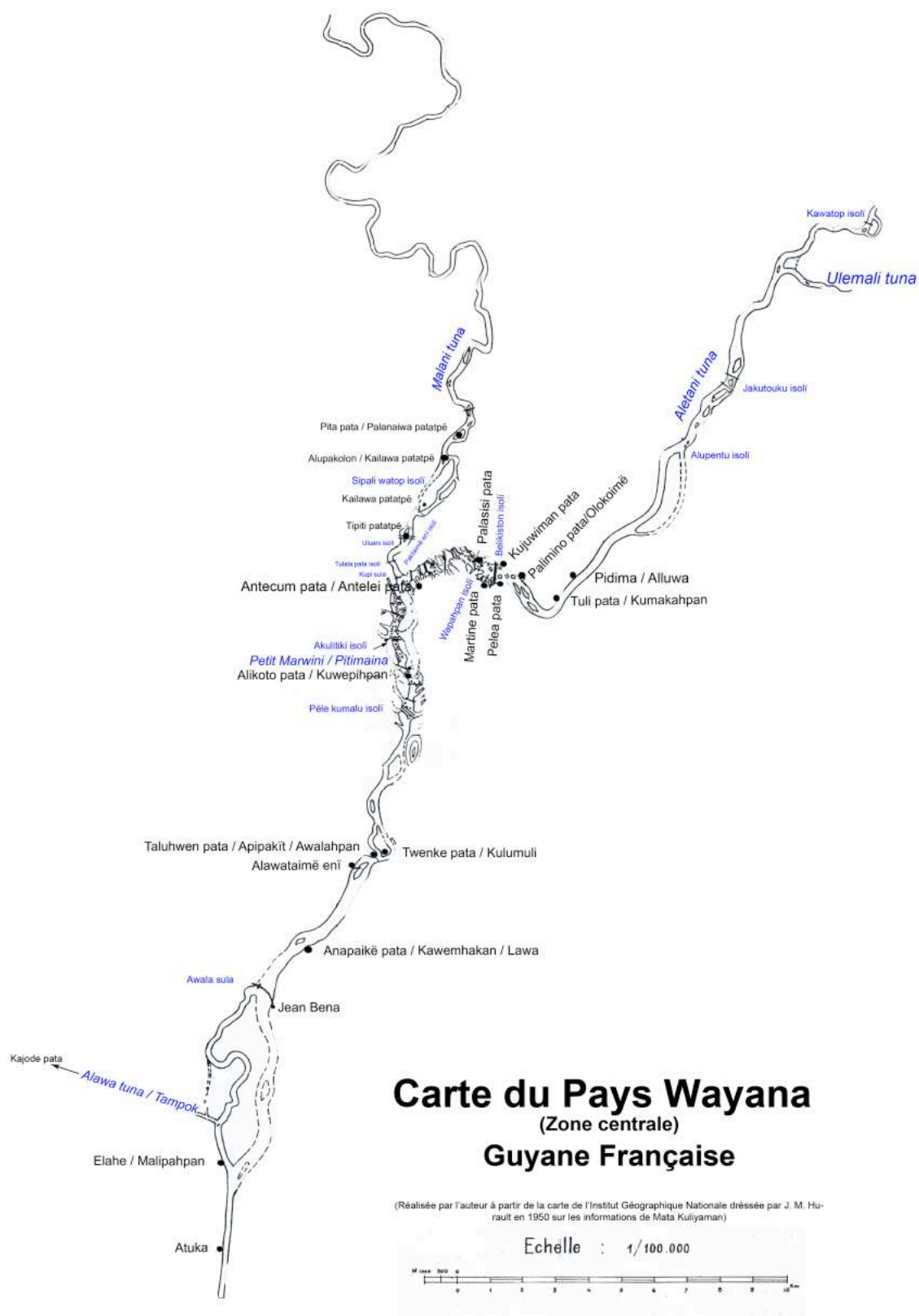
Carte n°1 – La Guyane française et la région habitée par les Wayana

Les Wayana de Guyane française vivent dans des villages construits le long du fleuve Maroni et de ses affluents, au cœur de zones naturelles dominées par la forêt dense ombrophile sempervirente. Le relief est peu élevé, mais présente des zones collinaires qui forment un relief en mamelons avec des pentes qui peuvent être importantes. Dans le Sud, certaines de ces collines peuvent atteindre 600 à 700 m d'altitude. Les **tepu** sont des collines aux pentes raides et dépourvues de végétation arbustive. Une saison sèche s'étend de juin à novembre avec des précipitations plus ou moins abondantes de juin à août, à laquelle succède une saison des pluies entre décembre et mai marquée par de fortes précipitations dont l'intensité diminue entre février et mars suivant les années.

Les Wayana se représentent leur pays en partant de la source des rivières et en regardant vers l'aval. Bien qu'il n'existe pas chez eux de conception graphique ou iconographique de la représentation de leur pays, au sens d'une carte topographique telle que nous l'entendons, l'espace est conçu de l'amont vers l'aval, en regardant depuis la source vers l'embouchure. C'est pourquoi la réalisation d'une carte topographique du pays wayana nécessite de se placer dans cette position et de réaliser la carte comme si un observateur descendait le cours des rivières depuis leur source jusqu'à leur fin. Etant donné que dans cette partie de l'Amazonie, les cours d'eau prennent leur source dans les Monts Tumuc Humac et coulent du Sud vers le Nord, la réalisation de la carte du pays wayana amène à renverser cette représentation pour établir une carte dans laquelle la source des cours d'eau, qui est au Sud, se trouve en haut de la carte, et l'embouchure, qui est au Nord, se trouve en bas de la carte.

Les Wayana sont installés dans une dizaine de groupes de villages, 19 au total si on comptabilise les petits villages où vivent une à deux familles. Ils sont tous aujourd'hui sédentaires. Les villages dont les populations sont les plus importantes sont Tahluwen, Twenke et Antecum Pata. Chaque village exploite des zones de territoire qui se trouvent immédiatement à proximité du village, mais il est également possible que certains villages accèdent à des secteurs situés dans les zones habituelles d'exploitation d'autres villages.

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche



Carte n°2 – Zone centrale du pays Wayana

Un espace habité depuis longtemps

Selon Coudreau (Hurault, 1968 : 2) qui séjourna en Guyane entre 1887 et 1891, les Wayana étaient agriculteurs et les Upului étaient nomades chasseurs-cueilleurs. Les Upului devinrent agriculteurs en fusionnant avec les Wayana vraisemblablement au début du XVIIIème siècle selon Hurault et P. Grenand (1982 : 275). Entre le XVIIème siècle et la période actuelle, les Wayana ont modifié leur mode de subsistance. Ils ne possédaient pas de canots pour affronter les rapides et ne vivaient pas le long des fleuves comme c'est le cas aujourd'hui. Leurs villages étaient très vastes (environ 500 personnes) et fortement structurés et se trouvaient alignés sur un sentier reliant le bassin du Maroni à ceux du Jari et du Paru, avec des structures militaires défensives. Ils les déplaçaient au fur et mesure que les terres cultivées ne permettaient plus d'être exploitées. Cette description nous est fournie par Patris et Tony en 1766, premiers observateurs des Wayana sur le Haut Jari et le Haut-Paru de l'Est. (Hurault, [1972]1989 : 80). Leblond en 1789 les trouva installés pour la première fois sur les affluents du Haut Maroni (Waki, Arawa, Marouini). Il dénombrera sur le haut-Maroni 33 villages wayana, répartis entre 13 villages upului et 20 villages roucouyennes. Ces villages réunissent 702 indiens « portant flèche », soit environ 2 000 personnes. Ces villages, bien qu'établis pour certains le long des cours d'eau, sont alignés le long d'un sentier qui permet un regroupement rapide en cas d'attaque (Leblond, [1789] 2001 : 214 - 215). Les Wayana qui étaient uniquement des indiens des zones inter-fluviales, pour reprendre la caractérisation de l'environnement de Steward (Crépeau, 1990 : 90), deviennent aussi des indiens des zones fluviales. Les Wayana ont acquis des Bonis les techniques de construction des canots (Hurault, 1968, 2). On assiste donc à une évolution importante de la structure de l'habitat et de la structure sociale entre le voyage de Patris et Tony et celui de Leblond 20 ans plus tard. On peut penser que les villages décrits par Leblond correspondaient à des groupes de parenté. La discipline observée par Patris et Tony avait disparu. Des réseaux d'échange entre tous les groupes empruntaient les nombreux chemins disséminés sur tout le territoire. Les outils de fer (machette, couteau, houe), de la verroterie, de l'alcool, des étoffes, des hameçons, des aiguilles parvenaient aux indiens en échange de hamacs et de plumasserie. D'après Hurault, c'est l'acquisition du fer et des savoir-faire Boni dans la construction des canots qui permit aux Wayana de modifier leur lieu d'habitat traditionnel. A partir de cette époque, leurs villages ont tendance à s'établir de manière à se rapprocher des lieux de pêche à l'arc et des bonnes terres cultivables (Hurault, 1968 : 4 et Hurault, 1965 : 22). A partir de 1830, après une

guerre avec les Wayâpi nouvellement arrivés, les Wayana sont atteints par des épidémies et se replient sur le Jari et le Paru. Seuls quelques villages sont demeurés sur le haut Marouini. En 1877, Crevaux reconnut un seul village wayana dans le Litani, principal formateur du Lawa et trouva plusieurs villages sur la Mapaoni, affluent du Jari. En 1878 il visita des villages wayana dans le bassin du Paru. Coudreau remonte le Lawa puis le Litani en 1888. Il ne trouve que deux petits villages indiens. En 1889, il se rend sur le Jari et le Paru. Il dénombre 35 villages wayana, composé de 1 000 à 1 500 personnes (Hurault, [1972]1989 : 91). Après ces deux voyages, l'extrême sud de la Guyane est retombé dans l'oubli durant 50 ans. Un des seuls témoins de la vie des Wayana entre le voyage de Coudreau et les missions des années 1950 est celui de Grébert. En 1935 et en 1937, il se rend dans le haut-Maroni, où il séjourne durant plusieurs mois parmi les Wayana. Cette période se caractérise par la poursuite du déclin démographique. Le déclin démographique réduit leur nombre à cinq cents personnes en 1950, dont une cinquantaine de membres en Guyane française (Hurault, [1972]1989 : 174), alors que Grébert en dénombrait 150 en 1935 et 77 en 1937, et estimait à 200 leur nombre le long du Jari (Grébert, [1938] 2001 : 19).

Le commerce entre Wayana et Wayâpi diminue peu à peu, surtout à partir de 1950 avec la création ou le renforcement de postes avancés de l'Occident comme Maripasoula sur le Maroni, Camopi sur l'Oyapock et Anatum sur le Paru et des postes FUNAI sur le Paru et le Jari. Désormais, l'approvisionnement en biens manufacturés se fait directement auprès de ces sources et le commerce intertribal cesse peu à peu. Les Wayana ont acquis l'usage de l'argent et la possibilité de vendre directement leurs produits aux commerçants créoles (Hurault, 1968 : 82).

Cette période est également celle du renouveau démographique grâce au fonctionnement efficace du poste de santé de Maripasoula par exemple. Des groupes wayana du Jari, fuyant la présence de garimpeiros brésiliens viennent s'installer sur les berges du Maroni. Sur les 240 personnes recensées en décembre 1958 sur le haut Maroni, près de la moitié est venue du Jari en 1951 (Hurault, 1961 : 143). Les administrations françaises ont souhaité à plusieurs reprises « s'approprier » les Indiens, les contrôler. Hurault cite le cas où en 1952, les autorités françaises et surinamiennes ont offert des cadeaux de grande valeur aux chefs de village (fusils, moteurs hors-bord) afin d'attirer les villages sur leurs territoires (Hurault, 1968, 143). Dans les années 1970, les Wayana sont environ trois cents sur les deux berges du Maroni (P. et F. Grenand (1979 : 364)).

Des modes de transports modernes sont utilisés par les Indiens comme le moteur hors bord. Selon Hurault, Crevaux avait observé en 1877 que les Wayana ne connaissaient que le canot d'écorce, semblable à celui encore fabriqué par les Trio à l'époque des observations de Hurault³. L'existence du canot d'écorce associé au canot monoxyle est attestée chez les Wayãpi durant tout le XIXème siècle et son utilisation s'est maintenue jusque vers 1950 (P. Grenand, 1982 : 190) (Ouhoud-Renoux, 1998 : 131). C'est surtout depuis l'introduction des moteurs hors-bord que les Indiens ont réellement souhaité apprendre à réaliser des canots (Hurault, 1968, 82-85). Les moteurs hors bord se sont largement répandus dès les années 60. Hurault note qu'en 1964, les Wayana (il ne précise pas où) possédaient 20 moteurs hors bord de 3 à 25 CV pour 72 hommes et adolescents (Hurault, 1965 : 87). Aujourd'hui, chaque famille en possède un.

L'étude de l'histoire et des récits wayana montre que l'installation des villages au bord des rivières correspond à des époques de paix. L'installation au bord des fleuves est vécue comme un progrès pour l'accès aux ressources en poisson. Les grandes rivières sont conçues comme un moyen de se déplacer facilement. C'est aussi le moyen d'accéder au commerce. Il s'agit donc a priori des avantages matériels que procure cette implantation qui conduisent les Wayana à installer leurs villages au bord des fleuves. Les populations restées en forêt étant considérés comme des « sauvages », on comprend également que ce type d'implantation est considéré comme une marque de civilisation, de modernité.

Le territoire sur lequel se trouvent aujourd'hui les Wayana se situe sur la commune de Maripasoula dont le Conseil municipal est presque exclusivement composé de membres du groupe des Boni. Une zone règlementée a été créée en 1970 puis définie par l'arrêté préfectoral N°1845/C du 3 octobre 1977 modifié par l'arrêté 1745/C du 26 juillet 1978 qui limite l'accès au sud de la Guyane au-delà d'une ligne située entre l'embouchure du Tampock et l'embouchure de la Camopi.

Aujourd'hui ce territoire fait l'objet de bouleversements. La création en 2007 du Parc Amazonien de Guyane a apposé un découpage administratif nouveau au pays wayana qui vient se surajouter à la zone règlementée et à la commune de Maripasoula. Des zones de droits d'usage collectifs ont été créées. Elles correspondent à des couloirs qui encadrent les cours d'eau sur lesquels les Wayana exploitent des ressources. Les zones au sud des rivières

³ L'arbre utilisé était le *mëpu* (*Hymenea Courbaril* L., Caesalpinaceae) (Hurault, 1965 : 86) (Chapuis, 1998 : 988).

exploitées par les Wayana sont situées en zone « cœur de Parc ». Dans ces zones, la pêche et la chasse y sont autorisées pour les Wayana seuls. Enfin, l'ensemble du pays wayana se situe dans une zone dite « de libre adhésion » aux zones « cœurs de Parc ». La commune de Maripasoula sera amenée à prendre une décision quant à l'adhésion ou non de son territoire aux zones « cœur de Parc ». Certains Wayana voudraient bien voir créer une commune indépendante de Maripasoula qu'ils pourraient réellement administrer eux-mêmes.

Les Wayana de Guyane française voient actuellement leur territoire envahi par des chercheurs d'or illégaux. Les orpailleurs s'introduisent ou sont appelés à venir de manière clandestine en Guyane française pour y créer des lieux d'exploitation de l'or. Ces camps sont aujourd'hui de plus en plus nombreux et se situent maintenant directement dans le voisinage immédiat des villages wayana, comme sur le Petit Marwini entre Antecum Pata et Tahlwen. Ce développement de l'orpaillage clandestin provoque de profondes nuisances dans la vie quotidienne des Wayana. La présence de ces sites génère toute une économie à travers le pays des Wayana qui assistent impuissants au transit des pirogues qui ravitaillent les orpailleurs, qui voient leurs fruits et leurs légumes volés dans les champs ou leurs pirogues et les moteurs disparaître pendant la nuit. Les Wayana se trouvent aujourd'hui dans un climat d'insécurité. Les rejets d'eau boueuse provoqués par l'activité d'orpaillage polluent les ruisseaux et les rivières en augmentant de manière significative la turbidité de l'eau. Cette forte turbidité empêche les poissons de se reproduire. Le mercure, métal extrêmement toxique, utilisé pour agréger l'or est rejeté dans les rivières, vient se fixer sur les plantes aquatiques qui sont consommées par les poissons et se trouve ainsi introduit dans la chaîne alimentaire. Les poissons consommés par les Wayana contiennent du mercure et les analyses pratiquées sur les Wayana eux-mêmes démontrent qu'ils ont des teneurs en mercure nettement supérieures aux normes préconisées par l'OMS. Enfin, la faune des rivières et des forêts est chassée sans ménagement par les orpailleurs pour subvenir à leurs besoins, privant ainsi les Wayana d'une partie de leurs ressources.

Ainsi l'espace wayana est aujourd'hui enclin à des bouleversements et c'est dans ce contexte difficile, où s'est déroulé ce travail, que les Wayana mettent en œuvre les techniques qui leur permettent de tirer profit du milieu aquatique qui les entoure.



Carte n°3 – Carte du Parc Amazonien de Guyane

CHAPITRE 2 : Le monde de la rivière

Les espaces

La rivière est nommée **tuna**, c'est aussi « l'eau », celle de la rivière et celle que l'on boit. L'amont de la rivière est nommé **aktupoi**, qui signifie aussi « vers le haut », et l'aval **ametai**, qui signifie également « vers le bas ». Il existe différents types de cours d'eau. On a les grandes rivières, les fleuves, tels le **Litany** ou le **Marwini** qui sont les **tuna**, et les criques ou ruisseaux qui se jettent dans ces rivières et qui sont les **amat**. Ce mot signifie également « branche » d'un arbre. Un autre milieu humide est l'**ikutpë** le « marécage ».

La source de la rivière est **tuna uputpë**, rivière/tête, « la tête de la rivière ». Le confluent est désigné par le même terme que l'embouchure **ikumta**. La rivière se jette dans la mer **tunaton**.

Le courant de la rivière est **apëtun**. Lorsqu'on désigne l'eau de la rivière qui coule, on parle de **tuna miniptēja**, « l'eau descend », du verbe **iptëtop**, « descendre » (les escaliers, ...). La surface de l'eau est **eklokpo**. La berge est désignée par **etpi** et le fond par **iloptau**.

Le niveau de la rivière est désigné par **tekunai**. Par exemple, « l'eau est basse » **tuna tēwëtaihe**, « l'eau est haute », **tuna tupke** (plein d'eau). Quand l'eau monte, on dit **tuna tekunaimëi**. On peut dire également dire **tuna jahpine**, lorsque le niveau est bas et **tuna tīkunai** lorsque le niveau est haut.

Le niveau de la rivière est reconnu comme pouvant monter ou descendre suivant le volume des pluies. La pluie est considérée comme plutôt néfaste par les Wayana : elle peut être

vecteur de maladies, pour les enfants, et il convient de l'éviter quand cela est possible (Chapuis, 2003, 89).

La rivière est parsemée de **tëpu**, rochers de toutes tailles qui forment des obstacles à la navigation. Ce terme désigne également toutes les formes minérales et les montagnes. Les **rapides ou sauts** sont des seuils rocheux où le courant est très rapide. Ils sont **désignés par isolë**.

Ka, les poissons

Origine

D'après la tradition contée par Kulyaman à Jean Chapuis, les **poissons ont été créés par Kuyuli**, celui qui a créé tout ce qui existe. Ce sont même avec ses propres enfants qu'il a eu avec une femme humaine que les poissons ont été créés. A l'époque où Kuyuli vivait avec les hommes et les autres entités, les hommes l'ont délaissé et se sont moqués de lui. Alors, pour se venger, Kuyuli a fait jaillir de l'eau de dessous la planche tambour **ehpa**⁴ en provenance de la grande étendue d'eau peuplée de monstres dentés sur laquelle flotte la terre et a provoqué la grande inondation. Tous les indiens ont été dévorés par les vanneries **kunana**⁵, devenues des monstres aquatiques, par les **kololo**⁶, par toutes les choses transformées en **halatawaimë**⁷. Kuyuli s'est abrité dans un escargot aquatique **kuwele**. Il a sauvé sa grand-mère crapaud **pëlë**⁸, et les enfants qu'il a eus avec son ex-épouse, mais pas cette dernière, et s'est perché dans un palmier. Puis, il a recréé le monde, d'abord en transformant ses enfants, qu'il a précipités à l'eau l'un après l'autre, en poissons (Chapuis, 2003 : 61-65).

Les poissons, comme d'autres animaux, peuvent également provenir des chenilles; **ëlukë**, d'après Mata. Autrefois pour faire un cadeau à la famille de la femme que l'on voulait

⁴ **Ehpa** est une planche réalisée lors du rituel **eputop** (mamké) et qui sert de tambour.

⁵ **Kunana** est une vannerie qui est tressée pour le rituel **eputop** (maraké) et sur laquelle sont insérés les insectes piqueurs. Cette vannerie est appliquée sur le corps des impétrants.

⁶ Petit banc.

⁷ **Halatawaimë** : forme de poissons *Aëstrorhynchus* sp. transformée en monstre (**ipo**).

⁸ Crapaud buffle (*Bufo marinus*)

épouser, on regroupait des chenilles dans un tronc de palmier. Après quelque temps, elles se transformaient en poissons. Les chenilles peuvent également se transformer en oiseaux. Un jour, le père de Mata a découvert un tas de feuilles avec plein de toiles d'araignées dessus. Plusieurs jours après, les chenilles ont commencé à se transformer en oiseaux. Selon Alimina (Chapuis, 2008 : 306) les troncs étaient des troncs de **wapu** (palmier *Enterpe oleracea*) et les poissons créés étaient en particulier les **letkë** *Rhamdi quelen*, **miwa** *Gymnotus angularis*, **mapalaimë** *Hypopigius* sp., **kolopimpë** *Crenicichla* sp., **awalipa** *Guianacara* sp., **walapa** *Hoplerythrinus unitaeniatus*,

Les poissons **ëtpa** (*Megalechis thoracata* et *Callichthys callichthys*) ou **atipa** proviennent également des chenilles, c'est pourquoi on n'a **jamais besoin de les vider car il n'y a pas de bile**.

Espèces et milieu

Sur l'espace du Maroni occupé, les Wayana connaissent les **175 espèces de poissons décrites** par les ichthyologues occidentaux dans cette partie du fleuve, pour un bassin versant du Maroni qui en compte au total plus de **240 répartis sur l'ensemble du bassin**. Le tableau I en donne la liste exhaustive. Cette liste a été réalisée à l'aide de quatre informateurs différents. Pour chaque identification un indice de certitude est donné en fonction des conditions de l'identification :

Indice de certitude des identifications des espèces de poissons

5	Identification certaine d'après observation directe
4	Identification certaine d'après description et source iconographique
3	Identification d'après description et source iconographique, mais avec des avis différents au sein de la communauté
2	Identification d'après description et source iconographique, à confirmer ou double appellation à préciser
1	Identification d'après description et source iconographique incertaine
0	Non identifié

Parmi ces 175 espèces, **16 font l'objet d'identifications contradictoires**, ou bien sont présentes mais rarement pêchées et le nom du poisson a été oublié de mes informateurs, ou bien encore sont absents d'après eux. **Pour 53 espèces, le lexème utilisé est le même que pour une autre espèce**. Il **peut** s'agir dans un premier cas d'espèces du **même genre** (selon la classification linnéenne) et que l'on ne distingue pas, c'est-à-dire que l'on considère comme des sous-espèces. C'est le cas par **exemple de pëne nipëma** qui désigne **à la fois *Serrasalmus***

humeralis (= *Pristobrycon eigenmanni*) et *Serrasalmus striolatus* (= *Pristobrycon striolatus*), deux espèces du même genre et à la morphologie proche. Il peut s'agir ensuite de poissons considérés comme étant le mâle et la femelle d'une même espèce. C'est le cas par exemple de **hului** dont on considère le mâle, **hului eluwa** pour *Pseudoplatystoma tigrinum* et la femelle **hului wëlli** pour *Pseudoplatystoma fasciatum*. Au cours de l'enquête, on a pu noter que les jeunes générations avaient une connaissance moins précise des noms des espèces, surtout pour les espèces rares.

La description du milieu et des espèces donnée ci-après s'inspire de celles établies par Keith, Pagesy, Carrière (2004) et Jégu, Keith, Fish-Muller, Fossati, Meunier (2004), Meunier, Fermon, Jégu, Keith (2004) et de mes observations.

Les espèces ont une répartition spatio-temporelle au gré des saisons. Les poissons effectuent des migrations longitudinales dans les rivières ou bien quittent le lit principal à la saison des pluies pour gagner les sous-bois inondés. Les sauts sont des secteurs notamment habités par des Loricariidae (gorets), comme les **pële** (*Pseudancistrus barbatus*), qui peuvent résister au courant grâce à leur ventouse buccale et à leurs nageoires paires très développées. C'est également le domaine de certains Serrasalminae, notamment les kumaru (*Myloplus* sp. (**watau**, **asitau**, **pasina**) et *Tometes* sp. (**jeikë**)) qui sont capables de nager à contre-courant ou de se déplacer dans un environnement turbulent. Ce sont des herbivores stricts qui peuvent atteindre 4 à 5 kg. Ces poissons forment une part importante des poissons collectés par les Wayana. Le **jeikë** se nourrit presque exclusivement de Podostémacées (notamment *Mourea fluvialis* ou salade kumaru, **wïja** en wayana). Il est donc très dépendant de la conservation de ces herbiers, d'autant plus que les juvéniles s'abritent dans les feuilles des Podostémacées où ils s'alimentent exclusivement d'invertébrés aquatiques. Le **watau** s'alimente de fruits, de graines, de fleurs et de feuilles de la végétation rivulaire. Le **asitau** a une distribution plus étendue puisqu'il est présent dans presque tous les fleuves de Guyane.

A proximité des rapides, mais dans des secteurs plus calmes, on trouve des espèces comme des curimatidae, les **alumasi** (*Prochilodus* sp.) et le **kulumata** (*Semaprochilodus vari*), ou des cichlidae comme le **matawale** (*Cichla ocellaris*), le **hawahawa** (*Geophagus haueri*) ou le **kulisajek** (*Geophagus surinamensis*) qui vivent à proximité des rapides, mais sur les fonds

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

Tableau I
Identification des espèces de poissons - Correspondance Wayana & Identification Occidentale

Identification wayana	Identification scientifique			Indice de certitude
	Identification	Famille	Ordre	
aimala	<i>Hoplias aimara</i>	Erythrinidae	Characiformes	5
alimina	<i>Electrophorus electricus</i>	Electrophoridae	Gymnotiformes	5
alumasi	<i>Prochilodus reticulatus</i>	Curimatidae	Characiformes	4
alumasi	<i>Prochilodus rubrotaeniatus</i>	Curimatidae	Characiformes	3
ankë	<i>Brycon pesu</i>	Characidae	Characiformes	4
asitau	<i>Myelus rhomboidalis</i>	Serrasalminidae	Characiformes	5
awalipa, pakilali (femelle)	<i>Guianacara owroewefi</i>	Cichlidae	Perciformes	2
awalipa, pakilali (mâle)	<i>Guianacara oelamariensis</i>	Cichlidae	Perciformes	2
awalipa, talepulu	<i>Krobia itanyi</i>	Cichlidae	Perciformes	2
ëkëmu	<i>Hemisorubim platyrhynchos</i>	Pimelodidae	Siluriformes	5
elemakë	<i>Cynodon meionactis</i> (<i>Cynodon aff. gibbus</i>)	Characidae	Characiformes	5
elemakë	<i>Cynopterus essequibensis</i>	Characidae	Characiformes	2
elemakëlë	<i>Charax pauciradiatus</i>	Characidae	Characiformes	2
ëlepatajetsi	<i>Moenkhausia moensis</i>	Characidae	Characiformes	1
ëlëtëkë	<i>Erythrinus erythrinus</i>	Erythrinidae	Characiformes	2
ëlëtëkë	<i>Rivulus agilae</i>	Rivulidae	Cyprinodontiformes	2
ëlëtëkë	<i>Rivulus lungi</i>	Rivulidae	Cyprinodontiformes	3
enai puftpë, kasipukë	<i>Leporinus maculatus</i>	Anostomidae	Characiformes	5
ëpëkle	<i>Copella carsevernnensis</i>	Lebiasinidae	Characiformes	3
ëpëkle	<i>Copella c.f. arnoldi</i>	Lebiasinidae	Characiformes	3
ëpëkle	<i>Pyrhulina filamentosa</i>	Lebiasinidae	Characiformes	3
ëpui	<i>Argonectes longiceps</i>	Hemiodidae	Characiformes	3
ëpui	<i>Bivibranchia bimaculata</i>	Hemiodidae	Characiformes	4
ëpui	<i>Hemiodus unimaculatus</i>	Hemiodidae	Characiformes	4
ëtpa (eluwa), ëtpaimë	<i>Megalechis thoracata</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
ëtpa (wëllï)	<i>Callichthys callichthys</i>	Callichthyidae	Siluriformes	5
halataway	<i>Acestrorhynchus falcatus</i>	Characidae	Characiformes	4
halataway	<i>Acestrorhynchus guianensis</i>	Characidae	Characiformes	5
hawahawa	<i>Geophagus harreri</i>	Cichlidae	Perciformes	5
hoke	<i>Platydoras costatus</i>	Doradidae	Siluriformes	5
hoke	<i>Platydoras dentatus</i>	Doradidae	Siluriformes	4
hului eluwa	<i>Pseudoplatystoma tigrinum</i>	Pimelodidae	Siluriformes	5
hului wëllï	<i>Pseudoplatystoma fasciatum</i>	Pimelodidae	Siluriformes	5
ilikai	<i>Corydoras sipaliwini</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
ilikai (eluwa)	<i>Corydoras guianensis</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
ilikai (wëllï)	<i>Corydoras geoffroy</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
ilikë	<i>Corydoras aeneus</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
ilikë	<i>Corydoras baderi</i>	Callichthyidae	Siluriformes	2
jeikë	<i>Tometes lebailli</i>	Serrasalminidae	Characiformes	5

Identification des espèces de poissons - Correspondance Wayana & Identification Occidentale

Identification wayana	Identification scientifique			
	Identification	Famille	Ordre	Indice de certitude
kalanale, sijeu mëna	<i>Leporinus fasciatus</i>	Anostomidae	Characiformes	2
kampuluka	<i>Tripottheus rotundatus</i>	Characidae	Characiformes	4
kasikalan	<i>Potamorhaphis guinensis</i>	Belontiidae	Belontiiformes	2
kasiwe	<i>Imparfinis minutus</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
kasiwe, kaweli	<i>Rhamdella cf. leptosoma</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
kawaiuimë (eluwa), kasiwe, kaweli, tapumi	<i>Pimelodella geryi</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
kawaiuimë (wëlii), kasiwe, kaweli, tapumi pepta	<i>Pimelodella cristata</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
kawawa	<i>Hypostomus gymnorhynchus</i>	Loricariidae	Siluriformes	5
këtji	<i>Leporinus granti</i>	Anostomidae	Characiformes	4
kolopimpë	<i>Crenicichla albopunctata</i>	Cichlidae	Perciformes	2
kolopimpë	<i>Crenicichla saxatilis</i>	Cichlidae	Perciformes	4
kolopimpë, tekupile	<i>Crenicichla multispinosa</i>	Cichlidae	Perciformes	2
kuiki	<i>Nannostomus beckfordi</i>	Lebasiidae	Characiformes	2
kulisajek	<i>Geophagus surinamensis</i>	Cichlidae	Perciformes	5
kulu	<i>Cyphocharax helleri</i>	Curimatidae	Characiformes	3
kulu	<i>Cyphocharax punctata</i>	Curimatidae	Characiformes	3
kulu	<i>Cyphocharax spilurus</i>	Curimatidae	Characiformes	3
kulu	<i>Cyphocharax aff. spilurus</i>	Curimatidae	Characiformes	3
kulumata	<i>Semaprochilodus varii</i>	Curimatidae	Characiformes	5
kulumimînë	<i>Eigenmania n. sp.</i>	Stemopygidae	Gymnotiformes	2
kulumimînë	<i>Apteronotus albifrons</i>	Apteronotidae	Gymnotiformes	4
kupi	<i>Plagioscion auratus</i>	Sciaenidae	Perciformes	1
kupi	<i>Plagioscion squamosissimus</i>	Sciaenidae	Perciformes	2
laku	<i>Acnodon oligacanthus</i>	Serrasalminae	Characiformes	5
lapipi	<i>Harttia surinamensis</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lapipi	<i>Loricaria</i> Groupe <i>cataphracta</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lapipi	<i>Rineloricaria stewarti</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lapipi (eluwa)	<i>Cteniloricaria maculata</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lapipi (wëlii)	<i>Farlowella reticulata</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lapipi ta këpakem	<i>Metaloricaria paucidens paucidens</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
lëtkë	<i>Rhamdia quelen</i>	Pimelodidae	Siluriformes	2
liku	<i>Pimelodus ornatus</i>	Pimelodidae	Siluriformes	4
lokoloko, lëtkë	" <i>Cheirocerus</i> " sp.	Pimelodidae	Siluriformes	1
maikë	<i>Bryconamericanus aff. hypheoson</i>	Characidae	Characiformes	2
maikë, kaleu kaleu, wiwi	<i>Bryconamericanus aff. stramineus</i>	Characidae	Characiformes	2
maletto, kaloi	<i>Gymnotus carapo</i>	Gymnotidae	Gymnotiformes	2
mapala	<i>Hypopygus lepturus</i>	Hypopomidae	Gymnotiformes	1
mapala	<i>Hypopomus artedi</i>	Hypopomidae	Gymnotiformes	4

Identification des espèces de poissons - Correspondance Wayana & Identification Occidentale

Identification wayana	Identification scientifique			
	Identification	Famille	Ordre	Indice de certitude
molokoimë	<i>Brycon falcatus</i>	Characidae	Characiformes	5
mulok	<i>Astyanax bimaculatus</i>	Characidae	Characiformes	4
mulok	<i>Astyanax validus</i>	Characidae	Characiformes	4
mulok, pitu	<i>Astyanax abramoides</i>	Characidae	Characiformes	2
nasau, masau, kulekle	<i>Pachyops fourcroyi</i>	Sciaenidae	Perciformes	2
okonosu	<i>Doras carinatus</i>	Doradidae	Siluriformes	4
okonosu	<i>Doras cf. micropoews</i>	Doradidae	Siluriformes	5
opi	<i>Hyphessobrycon aff. sovichthys</i>	Characidae	Characiformes	1
opi	<i>Moenkhausia hemigrammoides</i>	Characidae	Characiformes	1
opi pepta, opi ulalakan	<i>Moenkhausia grandisquamis</i>	Characidae	Characiformes	2
opi tepilem	<i>Jubiaba meunieri (Astyanax meunieri)</i>	Characidae	Characiformes	2
opi tepilem	<i>Moenkhausia georgiae</i>	Characidae	Characiformes	2
opi tepilem, tamok	<i>Jubiana maroniensis (Astyanax)</i>	Characidae	Characiformes	1
opi têtululem, ètululu	<i>Tetragonopterus chalceus</i>	Characidae	Characiformes	2
opi tipapakem	<i>Poptella brevispina</i>	Characidae	Characiformes	4
opi, opi èlepatajetsi	<i>Jubiaba keithi (Astyanax keithi)</i>	Characidae	Characiformes	4
opi, opi walakan	<i>Moenkhausia aff. grandisquamis</i>	Characidae	Characiformes	2
opi, wiwi	<i>Hemigrammus guyanensis</i>	Characidae	Characiformes	1
pakilali, talepulu, awali pa	<i>Cleithracara maronii</i>	Cichlidae	Perciformes	2
palakta (el uwa)	<i>Pseudopimelodus nigricauda</i>	Pimelodidae	Siluriformes	4
palakta (wël'i)	<i>Pseudopimelodus bufonius</i>	Pimelodidae	Siluriformes	4
palakta, pëmu	<i>Pseudopimelodus raninus raninus</i>	Pimelodidae	Siluriformes	2
palatka	<i>Parauchenipterus galeatus</i>	Auchenipteridae	Siluriformes	2
panaululu	<i>Auchenipterus nuchalis ou dentatus</i>	Auchenipteridae	Siluriformes	1
panaululuk	<i>Helogenes marmoratus</i>	Cetopsidae	Siluriformes	1
pasina	<i>Myloplus rubripinnis (=Myloplus luna), anc. Myleus rubripinnis</i>	Serrasalminae	Characiformes	5
pasina ta lilliman, kulupupuj	<i>Myloplus ternetzi, anc. Myleus ternetzi</i>	Serrasalminae	Characiformes	2
patakasi	<i>Hoplias malabaricus</i>	Erythrinidae	Characiformes	4
pële	<i>Pseudancistrus barbatus</i>	Loricariidae	Siluriformes	5
pële emkasi	<i>Melanocharacidum cf. bleennioides</i>	Characidiidae	Characiformes	1
pële si mali	<i>Ancistrus aff. hoplogenys</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
pële si mali	<i>Ancistrus cf. leucostictus</i>	Loricariidae	Siluriformes	2
pëne	<i>Serrasalmus rhombeus</i>	Serrasalminae	Characiformes	2
pëne ni pëma	<i>Serrasalmus humeralis (=Pristobrycon eigenmanni)</i>	Serrasalminae	Characiformes	5
pëne ni pëma	<i>Serrasalmus striolatus (=Pristobrycon striolatus)</i>	Serrasalminae	Characiformes	2
pikili, opi	<i>Moenkhausia inrai</i>	Characidae	Characiformes	2
pilëuimë	<i>Caenotropus maculosus</i>	Curimatidae	Characiformes	4

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

Identification des espèces de poissons - Correspondance Wayana & Identification Occidentale

Identification wayana	Identification scientifique			
	Identification	Famille	Ordre	Indice de certitude
tapomili	<i>Characidium fasciadorsale</i>	Characidiidae	Characiformes	1
tëpumi	<i>Anostomus ternetzi</i>	Anostomidae	Characiformes	4
tëpumi	<i>Leporinus despaxi</i>	Anostomidae	Characiformes	2
tukusi (Jari)	<i>Boulengerella lucia</i>	Ctenoluciidae	Characiformes	4
wailisimë	<i>Rhamphichthys rostratus</i>	Rhamphichthyidae	Gymnotiformes	2
walak	<i>Leporinus lebaili</i>	Anostomidae	Characiformes	5
walamu	<i>Synbranchus marmoratus</i>	Synbranchidae	Synbranchiformes	4
walapa	<i>Hoplerethrinus unitaeniatus</i>	Erythrinidae	Characiformes	5
walewale	<i>Hemiodopsis huraulti</i>	Hemiodidae	Characiformes	4
watau	<i>Myloplus planquettei</i>	Serrasalminidae	Characiformes	5
wiwi epu, wiwi eputpë	<i>Heptapterus longior</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
wiwi epu, wiwi eputpë	<i>Heptapterus brevior</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
wiwi epu, wiwi eputpë	<i>Heptapterus bleekeri</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
wiwi epu, wiwi eputpë	<i>Heptapterus tapanahoniensis</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
wiwi epu, wiwi eputpë	<i>Heptapterus tenuis</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
wiwi, kaleukaleu, likiliki	<i>Bryconops affinis</i>	Characidae	Characiformes	1
wiwi, kaleukaleu, likiliki	<i>Bryconops caudomaculatus</i>	Characidae	Characiformes	1
wiwi, likiliki	<i>Bryconops melanurus</i>	Characidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Parodon guyanensis</i>	Hemiodidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Leporinus gossei</i>	Anostomidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Phenacogaster aff. megalosticus</i>	Characidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Moenkhausia aff. intermedia</i>	Characidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Roeboexodon guyanensis</i>	Characidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Megalomphodus roseus</i>	Characidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Characidium pellucidum</i>	Characidiidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Melanocharacidium dispilomma</i>	Characidiidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Microcharacidium eleotrioides</i>	Characidiidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Serrasalmus denticulatus</i>	Serrasalminidae	Characiformes	1
indéterminé	<i>Glanidium leopardus</i>	Auchenipteridae	Siluriformes	1
indéterminé	<i>Microglanis secundus</i>	Pimelodidae	Siluriformes	1
indéterminé	<i>Dysichthys coracoideus</i>	Aspredinidae	Siluriformes	1
indéterminé	<i>Ancistrus aff. temminckii</i>	Siluridae	Siluriformes	1
indéterminé	<i>Panaqu cf. dentex</i>	Loricariidae	Siluriformes	0
indéterminé	<i>Moenkhausia chrysargyrea</i>	Characidae	Characiformes	1

sableux ensoleillés. Les zones sableuses abritent également le laku (*Acnodon oligacanthus*) et la raie d'eau douce ou sipali (*Potamotrygon hystrix*).

Entre les sauts existent des zones d'eau large et calme, profondes constituées de méandres qui abritent une faune diversifiée de prédateurs et de pélagiques colonisant les fosses, les berges et les herbiers. La rivière est alimentée de petits cours d'eau appelés criques aux espèces et peuplements diversifiés en fonction du substrat et de la couverture forestière. En marge, des marais abritent des espèces adaptées à de faibles concentrations en oxygène, tels les atipas. En fonction des caractéristiques du biotope, certaines espèces peuvent n'exister que sur une crique ou sur une portion de rivière en fonction de leurs exigences écologiques.

La rivière est également peuplée de différentes espèces de crabes (kalapu, waimë, sipalat), de moules jawiwi (non consommées), et des mollusques (konoto, lisi, kuweimë).

D'autres habitants de la rivière, les ipo

Les poissons et les différents animaux aquatiques qui peuplent la rivière ne sont pas les seuls habitants de ce milieu. Il existe également des formes de vie rares et dangereuses rassemblées sous le lexème ipo. Ce sont des êtres aquatiques qui ont des formes construites en général, mais pas toujours, à partir d'animaux. En voici une liste non exhaustive :

- jumunuli, qui ressemble à un tapir noir avec de petites pattes.
- jalawa, qui ressemble à une loutre.
- maluwanaimë est une espèce de raie dont les couleurs font penser aux ciels de case.
- paila imë est un anaconda géant.
- maipuli imë est un gros maipuli (*Tapirus terrestris*).
- mulokot est un poisson énorme qui mesure 2,80 mètres de long
- kapasi imë est un énorme tatou.

- **kulimau imë** est un gros **kulimau** (*Agouti pacà*).
- **alimina imë** est une anguille qui mesure dix mètres de long.
- **mawuluiimë** est un **ipo** blanc, comme le **mawu** (coton).
- **halatawaimë** est monstre qui ressemble au poisson **halataway**.
- **kapiwalaimë**, il s'agit d'un gros **kapiwala** (*Hydroaeris hydrochaeris*).
- **kijapokoimë** : cet **ipo** chante comme le **kijapok** (Toucan sp.).
- **mulokot** est un poisson qui ressemble à un grand **matawale** (*Cichla ocellaris*).
- **pëneimë** : ressemble à un **watau** (*Myloplus planquettei*) rouge, avec de belles couleurs sur la joue presque noires. Il mesure environ 50 centimètres de long et 70 centimètres de haut avec un œil rouge, des nageoires également rouges. Ces **ipo** vivent à plusieurs dans des villages en association avec d'autres monstres.
- **awalipaimë** : il mesure environ 1,10 mètre de diamètre et est long de 4 à 5 mètres. Il a de belles couleurs comme le poisson **matawale** (*Cichla ocellaris*). Il vivait sur le haut-Marwini. On voit ce monstre quand on va perdre quelqu'un de sa famille ou que quelqu'un va se tuer.
- **ilikaimë** : il est long de 80 centimètres et ses dents sont comme celles du **pëne** (*Serrasalmus rhombus*). Il a les mêmes couleurs que le **kulimau** (*Agouti pacà*).
- **aliminaimë** : C'est une grande anguille électrique de 30 centimètres de diamètre et de 3 mètres de long. Ses couleurs sont comme celles du **kijapok ole** (*Ramphastos tao*) sur la tête et tout le long du dos.
- **kuweimëimë** : C'est un gros escargot aquatique noir de 7 à 8 mètres de diamètre.
- **Kahenawa** : c'est un être au ventre orange avec des taches blanches et des ailes ou des nageoires.

Certains lieux sont plus risqués que d'autres en raison de la présence d'ipo. Par exemple, il existe une zone marécageuse sur une montagne vers le Sud où il y a de gros watau (*Myloplus planquettei*), mais c'est un endroit où il y a également beaucoup de mulokot. Si l'on pêche dans des endroits comme celui-là on risque qu'un ipo s'accroche à la ligne et entraîne le pêcheur. Il faut alors ne pas le regarder, surtout s'il s'agit de mulokot, et ne pas prononcer son nom. Dans le cas contraire, le corps de celui qui enfreint ces conseils peut exploser.

Voir ces entités rares est souvent annonciateur qu'un membre de la famille va être malade, ou bien qu'il va être victime d'un accident ou encore qu'il va mourir.

Organisation et vie des non-humains

Les Wayana n'ont pas de terme pour désigner ce que nous appelons « la nature ». Ils n'ont pas non plus de lexème qui désigne l'ensemble des « oiseaux », pas plus que pour « les mammifères », « les serpents » ou « les insectes ». Il y a très peu de catégories intermédiaires, et le seul niveau de classification stable du monde animal semble être l'espèce. Il n'y a pas de mots ou très peu pour désigner les genres regroupant diverses espèces animales. Mëkpalë désigne « ceux qui vivent dans la forêt », par conséquent il englobe les animaux, mais pas exclusivement. Pourtant, il existe dans la langue wayana un mot qui désigne une catégorie animale qui pourrait au premier abord recouvrir nos propres taxinomies : ka, qui désigne « poisson », ka tom « les poissons ». C'est l'un des seuls termes englobant, catégorisant, qui regroupe plusieurs animaux. Il est bien difficile aujourd'hui d'en trouver la raison. Seule l'étude de la cosmologie et de l'ontologie dans son ensemble pourra peut-être permettre de répondre à cette question. Les plus gros poissons au sein d'une espèce sont reconnus comme des mâles et les plus petits comme des femelles.

En fait le lexème ka semble répondre à la définition des *life forms* de BERLIN, B., BREEDLOVE, D. & RAVEN, P., 1973, dans « General principles of classification and nomenclature in folk biology » American anthropologist, n°75, pp.214-242. Cette méthodologie appliquée chez les Aluku en botanique a effectivement permis de mettre en évidence un système arborescent à plusieurs niveaux hiérarchiques différents (Fleury, 1999).

Sans adhérer à l'ensemble de la théorie de cet auteur⁹, **ka** désigne bien un ensemble d'entités non-humaines avec des caractéristiques éthologiques et morphologiques communes.

Mais l'absence de termes classificatoires, de supports lexicaux ne signifie pas l'absence de classification. On peut à l'occasion regrouper ensemble des espèces différentes de poissons comme les **watau** (*Myloplus planquettei*) ou les poissons qui vivent dans les marécages comme **ëtpa** (*Megalechis thoracata* et *Callichthys callichthys*) et **miwa** (*Gymnotus anguillaris*). Ces organisations semblent dynamiques, toujours à reconstruire et non hiérarchisées. On trouve également ces caractéristiques dans bon nombre de populations amazoniennes. Dans l'enquête menée par P. Descola parmi les Achuar, il existe trois systèmes taxinomiques principaux chez les Achuar : un système de catégories explicites et idéelles, un système de catégories explicites normées par la destination pragmatique et un système de catégories implicites ou latentes. Une catégorie explicite est définie par Descola comme une catégorie nommée « pouvant servir de terme générique substituable à un nom d'espèce dans un énoncé performatif » (1986, 102) (arbre, liane, plante herbacée, ...). Par exemple, le système de catégories explicites pragmatiques rassemble dans une classe toutes les espèces végétales employées au même usage. Les catégories latentes sont celles formées suivant le contexte, par exemple les végétaux comestibles et ceux qui ne le sont pas ou suivant des catégorisations implicites idéelles (1986, 104).

Comme noté par M. Lenaerts à propos des Ashéninka (101-102), avec une structuration aussi « pauvre », ce système est assez peu pratique à l'usage et contraint à mémoriser une multitude de noms d'espèces sans la moindre relation lexicale entre eux. Le système semble formé d'entités génériques autonomes prêtes à entrer dans un jeu combinatoire nouveau. Ainsi on peut réaliser des classements en désignant tous « les animaux que l'on mange », les **tëhamo**, et les « animaux que l'on ne mange pas » les **tëmnom** ou **ëtëmnom**. Ou encore, les animaux qui vivent dans l'eau peuvent être appelés **tunawalī tom**, et ceux qui vivent dans la forêt par **itupono kom**. Une même espèce peut donc faire partie de différents jeux de combinaisons.

⁹ Pour une critique de la théorie de B. Berlin, on pourra se reporter à M. Lenaerts (2004). Selon B. Berlin, les savoirs indigènes sont organisés de manières hiérarchiques et inclusifs, selon le schéma arborescent qui caractérise aussi, notamment, le système linnéen de classification des espèces. Le modèle de Berlin confirme l'universalité de ce mode de classement et donc l'unité psychique de l'espèce. Pourtant M. Lenaerts démontre que le modèle de classification des Ashéninka est un maillage dont le critère principal de différenciation est plus éthologique que morphologique avec des connexions horizontales qui obéissent à des logiques de contiguïtés écologiques et à des associations symboliques. De plus les procédés de nomination sont en continuité avec l'onomastique et la toponymie.

Les lexèmes utilisés pour désigner les entités « poissons » semblent renvoyer assez peu à des analogies lexico-visuelles, comme c'est le cas dans d'autres groupes. On trouve par exemple le poisson **meikolo**, qui désigne *Litboxus stocki* et *Pseudacanthicus serratus*, et qui est un poisson de couleur noire intense. Ce terme désigne également les Boni¹⁰.

Un travail sur ce sujet reste à mener, qui englobe l'ensemble des formes de vies pour comprendre la perception du monde des non-humains en général par les Wayana, poissons inclus. Selon quelques données recueillies à ce jour, il existe un « maître » pour chaque espèce. Par exemple, **Mulokot** est un maître des poissons. Il ressemble à un grand **matawale** (ou **tukunale**), *Cichla ocellaris*. C'est un être aquatique. Il donne volontiers ses enfants aux hommes. Mais si trop de petits poissons sont tués à la nivrée, il peut se venger. Si un homme le tue, ce dernier peut avoir des problèmes aux yeux. De plus il ne peut plus boire d'eau sinon il explose.

Selon Panapasi, les poissons vivent dans des villages tout comme les hommes. Ces villages se trouvent dans des puits au fond de l'eau. Comme dans les villages wayana, les villages des poissons ont un grand **tukusipan**¹¹. Les poissons possèdent un langage. Ce sont tous des poissons, mais le costume des espèces est différent.

Sans avoir encore étudié pleinement ce sujet, il semble que les Wayana ne se démarquent pas des ontologies que l'on trouve assez communément en Amazonie. D'après les données recueillies à ce jour, les non-humains, animaux et plantes par exemple, seraient dotés d'une essence similaire à celle des humains et sont donc également des « personnes » dotées d'une conscience et d'une intentionnalité. C'est le corps qui diffère et qui semble conditionner le mode de vie. Par conséquent la culture n'est pas le propre de l'homme et les non-humains possèdent une vie sociale identique et calquée sur celle des humains¹². Humains et non-humains entretiendraient des relations de personne à personne.

¹⁰ Population d'origine africaine qui vit au Nord des villages wayana sur les bords du Maroni.

¹¹ Vaste construction en forme de dôme placée au centre du village qui sert lors des réunions et des fêtes communautaires.

¹² Il est encore trop tôt pour savoir si le concept de « perspectivisme » développé par Viveiros de Castro est partagé par les Wayana. Dans le perspectivisme, tout être se considère comme d'essence humaine et les non-humains voient les humains comme des non-humains (Viveiros de Castro, 1998). On pourra se reporter à l'excellent travail de P. Descola pour un approfondissement de ce sujet et la caractérisation des différentes ontologies à l'échelle planétaire (2005).

Chapitre 3 : Les techniques de prédation

Les techniques du passé

Au moment où Hurault les observe, les Wayana pratiquent trois types de pêches : la pêche à l'arc, à la nivrée et à l'hameçon. La pêche à l'arc constitue à cette époque le procédé favori de pêche¹³ notamment sur des poissons comme les *kumaru* (*Myloplus* sp. (*watau*, *asitau*, *pasina*) et *Tometes* sp. (*jeikë*)). Ils employaient assez peu un piège à *aimala* (*Hoplias aimara*), identique à ceux des Noirs Réfugiés¹⁴ appelé *kamina*.

La littérature montre que jusqu'au milieu du XXe siècle, la pêche à l'arc et la pêche à la nivrée étaient les principales techniques utilisées pour la capture des poissons, avec probablement la pêche à l'aide de barrages et de nasses, et également d'hameçons en métal quand le commerce permettait de les acquérir. Il faut garder à l'esprit que les villages étaient alors mobiles (environ tous les 7 ans) et qu'ils étaient constitués de quelques familles rassemblant quelques dizaines de personnes. Les hameçons se sont diffusés en grand nombre sur les grands fleuves amazoniens dès le XVIe siècle. Les récits de Coudreau permettent de penser que les hameçons sont employés de façon plus ou moins régulière depuis au moins un siècle et demi (Ouhoud-Renoux, 1998 : 205). Autrefois, les hameçons étaient réalisés en *kalakumili* (non identifié) On se servait des épines de la liane *ëtpapanale* (non identifié) pour réaliser la partie

¹³ Hurault indique que certains Boni pratiquent aussi la pêche à l'arc. Il précise que les flèches sont achetées aux Indiens (1965, 82).

¹⁴ Piège constitué d'un cône dans lequel se trouve un appât relié à un dispositif de déclenchement de fermeture de l'entrée (Hurault, 1965 : 81).

piquante¹⁵. En 1935, Grébert note que cette pêche est d'introduction récente et est moins employée que la pêche à l'arc (Grébert, [1938] 2001 : 85). Selon Chapuis, citant P. Grenand, l'introduction de l'hameçon a permis d'améliorer la pêche en saison des pluies pendant laquelle, elle était nulle ou négligeable (Chapuis, 1998 : 790). Lapointe décrit les techniques de pêche « classiques » des Wayana et communes à celles relevées par Ouhoud-Renoux à propos des Wayãpi (Lapointe, 1971 : 39). Cette remarque rejoint les observations de Grébert (Grébert, [1938] 2001 : 85) qui, comme Lapointe, indique que l'arc et la flèche sont surtout employés pendant la saison sèche où l'eau est basse et claire, tandis que l'hameçon est principalement employé pendant la saison des pluies où l'eau est haute et sale.

Avec la monétarisation, les Amérindiens ont eu accès à des objets et des techniques importés. Par ailleurs, la sédentarisation des villages et le développement de la démographie ont modifié le milieu et les ressources immédiatement disponibles, ce qui a eu pour effet de modifier les techniques de pêche.

Aujourd'hui, l'arc de pêche est encore utilisé. Toutes les classes d'âge savent pêcher à l'arc, mais certains jeunes du village le délaissent au profit de la chasse sous-marine à l'aide de harpons à élastique de fabrication occidentale. La pêche à la nivrée est occasionnelle, mais en général une grande nivrée collective est organisée chaque année. La pêche à l'hameçon est très répandue. Les autres techniques importées sont la pêche au filet et à l'épervier. Les Wayana n'ont jamais pêché à la dynamite comme l'ont fait les Noirs Réfugiés. Je ne les ai pas vus pêcher au fusil comme le font les Wayãpi dans la technique du soupayage (Ouhoud-Renoux, 1998 : 227).

Vocabulaire

Il n'y a pas de terme pour désigner la pêche. Aller à la pêche se dit **wītējai pītēnē**, littéralement « je vais me promener », sous-entendu « à la chasse ou à la pêche ». **Ītē-ītēi** veut dire « aller se promener, aller en forêt », mais avec le sens de « aller à la pêche ou la chasse ». On peut également dire **epīnamai nītēm** (verbe **epīna(matop)**), « il est parti », sous-entendu

¹⁵ P. Grenand rapporte l'utilisation dans le passé par les Wayãpi d'un hameçon réalisé en bois d'arc et come de daguet rouge (*Mazama americana*) pour la pêche de l'**aimala** (P. Grenand, 1982 : 188).

« essayer de pêcher ou de chasser ». On peut employer ce terme pour d'autres situations comme « faire un canot ». C'est le sens de « essayer ».

Si l'on désigne la technique que l'on va utiliser pour pêcher, dans ce cas on peut dire par exemple **wītējai topon kai**, « je vais pêcher à l'hameçon, à la volante », en remarquant que **topon kai** vient d'une onomatopée du bruit de l'appât qui tombe dans l'eau, et **kai** de « dire ». De même, lorsque l'on va faire une nivrée, on peut dire **tumtop**, « nivrer », **witumjai** « je vais faire une nivrée », construit à partir de **tetumhe** « nivrée (adj.) ». Pour pêcher à l'arc, on peut dire **ka wēi** « je vais flécher des poissons », à partir de **tuwēi** « tuer », « **paila pīlëu kawëtop**, de **wëtop** « tuer avec la flèche ». **Ipop hakan** désigne celui qui a réalisé une bonne pêche ou qui est un bon chasseur. **Ka tēpëlëtse** signifie « avoir attraper des poissons » et **ka wapëlet** « j'ai pêché des poissons ».

Techniques de pêche

Selon Grébert, en deux heures de pêche à l'arc, un équipage récolte facilement 70 à 80 kg de poisson. « Comme les villages sont installés, le plus souvent, à proximité des sauts, l'Indien n'a pas besoin de se servir de canot pour aller à la pêche » (Grébert, [1938] 2001 : 83). A propos de la pêche à l'arc, Grébert écrit en 1938 : « Cette attitude de l'Indien en pêche sur le rocher est magnifique. C'est la plus belle vision que nous ayons eu du pays indien » (Grébert, [1938] 2001 : 84).

Dans la tradition, c'est Mopo qui a inventé l'hameçon. Il est le « jumeau » de Kuyuli, mais aussi son fils, ou encore une de ses créatures. Comme Kuyuli, il est surpuissant et malmené par les humains. Il est l'inventeur, le créateur du monde des objets métalliques. Contrairement aux autres surpuissants, il n'est pas monté au ciel, mais a disparu dans l'eau de dessous la terre (Chapuis, 2003 : 173). Mopo, dont le nom apalai est Apipakani (191), est présenté par Sante comme un orphelin sans parent connu qui a été trouvé sous une poterie **oha**. Il est adopté par une femme, mais son père adoptif le considère comme un paresseux. Grâce à ses pouvoirs surpuissants, il crée les objets que son beau-père voudrait posséder. Ainsi, il crée successivement, à l'insu de son beau-père, l'hameçon, le sabre, le couteau et même l'assiette et la pirogue utilisée actuellement, suivant la version de Pelipin (217-219).

*La pêche à la volante **topon kai***

La pêche « à la volante » se réalise le long des berges dans des zones calmes en se laissant dériver. Elle consiste à simuler la chute naturelle d'un fruit ou d'une fleur à la surface de l'eau depuis les arbres situés sur la berge. A chaque saison, des fruits ou des fleurs différentes sont utilisés. Les cannes à pêche, **oka epu**, sont réalisées à partir du corps principal de différents arbustes dont la liste est présentée dans le tableau II.

TABLEAU II - RESSOURCES VEGETALES UTILISEES POUR LA FABRICATION DES CANNES A PÊCHE - WAYANA, Antecum Pata

Nom wayana	Etymologie	Famille	Détermination		Usage	Statut	Lieu	Habitat	Distribution
Hololo pīlak tīkīlīsin	Ergot de tinamou	Ind.	Ind.		Canne à pêche	ind.	ind.	ind.	ind.
Meikolo wewe	Bois des Boni	ANNONACEAE	<i>Oxandra asbeckii</i> (Pulle) R.E. Fries	(a)	Canne à pêche	ind.	ind.	ind.	ind.
Meilimi	NA	ANNONACEAE	<i>Pseudoxandra cuspidata</i> Maas	(b)	Canne à pêche	non cultivé	haut-Maroni	Bord de rivière	Espèce commune
Oka epu howoiman/ Oka epu luhle	Canne à pêche légère/ vrai canne à pêche	Ind.	Ind.		Canne à pêche	ind.	ind.	ind.	ind.
Pisat	NA	Ind.	Ind.		Canne à pêche	ind.	ind.	ind.	ind.

(a) Source : CHAPUIS, J, 1998, La personne wayana, entre sang et ciel, Thèse, Université d'Aix-Marseille.

(b) Source : Détermination à partir d'un herbier réalisé pendant la mission. Détermination : Marie-Françoise Prévost, Herbar de Guyane, IRD, Cayenne.

Les arbustes sont récoltés à l'occasion de sorties en forêt pour d'autres objectifs (chasse, cueillette) ou bien au cours de sorties destinées spécialement à récolter des cannes à pêche. Ils sont alors collectés en grand nombre afin de ne conserver que les plus droits. L'arbuste est coupé, **tīpkēlei**, « couper », **tēpēkai oka epu**, « couper/canne à pêche », « couper pour réaliser une canne à pêche ». Il est immédiatement ébranché, **tētīkai** ou **tēkīkai** (de **elī** « épine »), « ébrancher ». Afin de le redresser, pour que la canne soit parfaitement droite, on place la partie de la canne à redresser au-dessus d'un feu, puis on la courbe. Cette opération se dit, **tīhapēkai** ou **tīpuhe**. Ensuite l'écorce, **pitpē** est retirée **tīpikai**, sur une partie de la canne, **wipikei**, « j'enlève l'écorce ». A la base, l'écorce est conservée et constituera la poignée. Les restes des branches sont éliminés au couteau. Le fût de la canne peut être dégrossi au couteau s'il est jugé qu'il n'est pas assez souple. Enfin une encoche est aménagée

à l'extrémité de la poignée de manière à maintenir le fil de pêche pendant le transport. Une canne à pêche mesure en moyenne 2,50 mètres.



Photo n°1 – oka tiwapteï, « accrocher le fil sur la canne ».

Un fil de pêche **oka ewa** est accroché à l'extrémité du scion par une ligature réalisée en fil de coton, **mawu**, et enroulé en spires lâches sur le corps de la canne sur une cinquantaine de centimètres, **oka tiwapteï**, « accrocher le fil sur la canne ». Le fil mesure environ 3,50 mètres. Il s'agit en général de fil 20/10^{ème} pour la capture de poissons de petite taille tels les **opi** (petits Characidae comme *Moenkhausia* sp. ou *Jubiana* sp.), **wiwi** (*Heptapterus* sp.), **mulok** (*Astyanax* sp.), **pasina** (*Myloplus* sp.), 40/100^{ème} à 70/100^{ème} pour des poissons de la taille des **asitau** (*Mylopus rhomboidalis*), **pëne** (*Serrasalmus rhombus*), **mïtala** (*Ageneiosus brevifilis*), **watau** (*Myloplus planquettei*). Il est parfois ajouté un plomb à une ligne en 40/100^{ème} munie d'un hameçon n°11 lorsque l'on souhaite attraper des poissons **hoke** (*Platydoras* sp.) qui vivent sur le fond de la rivière et se nourrissent de débris organiques, de mollusques et de crustacés. La taille des hameçons utilisés dépend des poissons à capturer et va du n°8 au n°12. L'hameçon, **oka**, est accroché au fil, **oka tēpeliptēi** (de **ēpeli**, fruit, « mettre le fruit sur le fil »). On dit également **oka tiapanapteï**, qui signifie littéralement « faire des oreilles à l'hameçon », et qui vient de **pana** « oreille ». Pour cela, on noue l'hameçon avec une surliure de coton et de **mani**

(*Symphonia globulifera*), renforcée éventuellement d'un petit fil de cuivre, dans le but de rendre plus résistant le fil face aux mâchoires dentées des poissons. La description de l'hameçon est donnée dans le paragraphe qui décrit la pêche à la ligne de fond.

Les esches sont piquées **totpai** (« donner à « bouffer ») dans un hameçon **oka**. La pêche se réalise depuis la pirogue en se laissant dériver le long des berges et rassemble deux à quatre pêcheurs. Chaque pêcheur fait virevolter l'appât au-dessus de la pirogue, à la manière de nos pêcheurs à la mouche, afin de le faire chuter dans l'eau à un endroit choisi comme s'il était tombé naturellement. En général, l'appât est lancé une première fois dans l'eau comme pour amorcer, immédiatement retiré puis relancé exactement au premier endroit. La combinaison des ces opérations répétées par l'ensemble des occupants de la même pirogue permet d'attirer les poissons vers ces chutes de fruits ou de fleurs. L'appât pénètre dans l'eau et plonge. Parfois, on trempe le bout de la canne dans l'eau en la remuant fortement, ce qui provoque des remous et du bruit et attire ainsi les poissons. Les termes utilisés pour les séquences de pêche sont les suivantes : lorsque le poisson mord **tïhe** (« mordre ») et que le pêcheur sent une touche **tuktikai** (« avoir des touches »), il ferre **tantikai** et le poisson s'accroche à l'hameçon, **tëpëlètse** (« accrocher »). Le poisson est alors remonté **tïnephe** (« remonter »), mis dans le canot **tanëmhe** (« ramasser »)/**tïhe kanawa jak** (« mettre dans le canot ») et débarrassé de son hameçon **oka wëkïjei** (« j'enlève l'hameçon ») ou **tikïhe** (« séparer l'hameçon du poisson »).

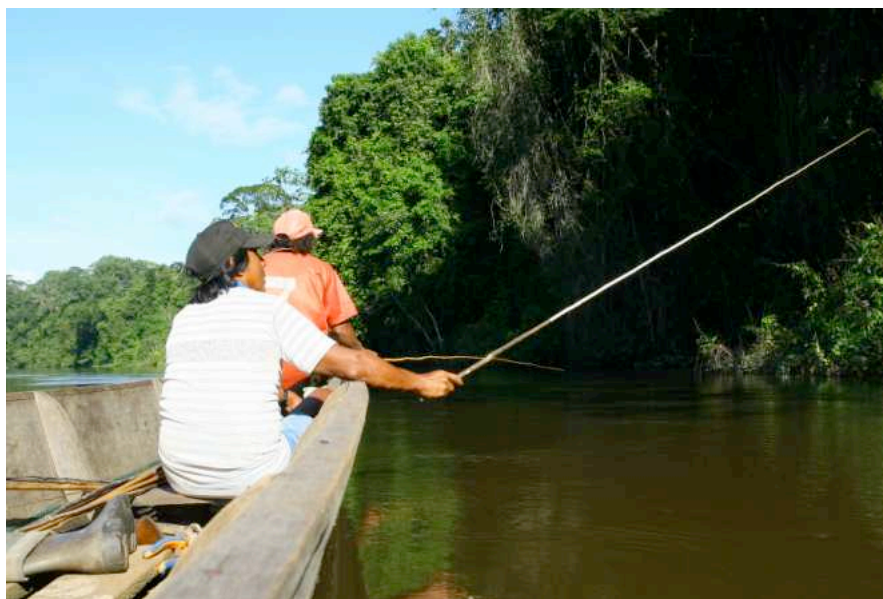


Photo n°2 – Pêche à la volante le long de berges.

Comme le remarquent Keith, Pagezy & Carrière, (2004, 23), les fleuves et rivières de Guyane charrient une eau acide peu minéralisée et peu productive, et le Maroni en est un bon exemple. Ils sont bordés de forêts. Ainsi les ressources alimentaires les plus abondantes sont exogènes, en particulier dans la zone amont exploitée par les Wayana : insectes terrestres, fruits et graines qui tombent des berges, et feuillages au moment des crues. Ces ressources sont exploitées par des espèces de poissons insectivores et herbivores, en particulier les poissons du genre *Myleus* sp. (*pasina*, *asitau*, *watau*) et les *Leporinus* sp. (*talani*, *walak*, ...). Ces espèces ont des mâchoires munies de fortes dents qui leur permettent de briser les graines les plus dures et possèdent de longs intestins nécessaires à la digestion des végétaux. C'est cet appétit pour les ressources végétales qu'exploitent les Wayana en utilisant essentiellement des graines et des fruits pour la pêche à la volante dans le but particulier de capturer des *Myleus* sp. et des *Leporinus* sp., mais aussi d'autres espèces au régime alimentaire plus étendu comme certains Serrasalminidae (Voir tableau des espèces pêchées par technique).



Photo n°3 – Graines de kupajwa utilisées pour la pêche à la volante.

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

TABLEAU III - RESSOURCES VEGETALES UTILISEES POUR LES APPÂTS DE PÊCHE A LA VOLANTE - WAYANA, Antecum Pata

Nom wayana	Etymologie	Désignation / Sens	Famille	Détermination		Usage	Floraison ou fructification	Lieu	Habitat	Distribution
Akqot	ind.	Arbre	MELASTOMACEAE	<i>Mouriri Grandiflora</i> DC.	(a)	On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Alakuhale	ind.	Arbuste	BURSERACEAE	<i>Protium heptaphyllum</i> (Aubl.) Marchand	(b)	On pêche avec ses fruits	janvier février	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Aluti	ind.	Arbre	ind.	ind.		On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Ehnhajap	ind.	Arbuste	ind.	ind.		On pêche avec ses fruits	saison sèche	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Elekesi	ind.	Arbre	CAE SALPINIACEAE	<i>Macrobium acaciifolium</i> (Benth.)	(a)	On pêche avec ses fruits	saison sèche	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Halahati	ind.	Sorte de palmier-liane avec des épines	ind.	ind.		On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni	ind.	ind.
Hapi	ind.	Arbuste	MYRTACEAE	<i>Myrcia vismerifolium</i> (Benth.) O. C. Berg	(b)	On pêche avec ses fruits	janvier	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Katonom	ind.	Arbuste	MYRTACEAE	<i>Myrcia cf platyclada</i> DC.	(b)	On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni	bord de fleuve	ind.
Konoi	ind.	liane	CUCURBITACEAE	<i>Gurania spinulosa</i> (Poep. & Endl.) Cogn.	(c)	On pêche avec ses fleurs et ses fruits	janvier mars	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Kupajwa	ind.	Arbuste	CAE SALPINIACEAE	<i>Copaifera guianensis</i> Desf.	(b)	On pêche avec ses fruits	septembre octobre	haut-Maroni		ind.
Meikolo muhunu	Appâts des Boni	Arbuste	EBENACEAE	<i>Diospyros guianensis</i> (Aubl.) Gürke	(b)	On pêche avec ses fruits	octobre novembre	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Mope	ind.	Mom bin	ANACARDIACEAE	<i>Spondias mombin</i> L.	(a)	On pêche avec ses fruits	février mars	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Pawe	ind.	Arbuste	CAE SALPINIACEAE	<i>Peltogyne paniculata</i> Benth.	(c)	On pêche avec ses fruits	saison sèche	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Pisusuk	ind.	Arbuste	RUBIACEAE	<i>Genipa spruceana</i> Steyerl.	(a)	On pêche avec ses fruits	mars avril mai	haut-Maroni		ind.
Pukut	ind.	ind.	BIGNONIACEAE	<i>Arrabidaea inaequalis</i> (DC. Ex Splig.) K. Schum.	(a) (1)	On pêche avec ses fleurs	janvier février	haut-Maroni		ind.
Sihkëimë	ind.	Arbuste	MELASTOMACEAE	<i>Henriettea cf. stellaris</i> O. Berg. ex. Triana	(c)	On pêche avec ses fruits	Toute l'année	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Taluwaho	ind.	Buisson	MELASTOMACEAE	<i>Mouriri Grandiflora</i> DC. & <i>Mouriri crassifolia</i> Sagot	(a)	On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.
Tamok	ind.	Buisson	POLYGONACEAE	<i>Coccoloba excelsa</i> Benth.	(a)	On pêche avec ses fruits	ind.	haut-Maroni		ind.
Wapa	ind.	Arbuste	CAE SALPINIACEAE	<i>Eperua falcata</i> Aubl.	(a)	On pêche avec ses fruits	mars	haut-Maroni	Bord de fleuve	ind.

Le tableau ci-joint décrit les esches utilisées pour cette pêche. Comme on peut le remarquer la diversité est importante avec près de 20 espèces utilisées et couvre toutes les périodes de l'année. Elle témoigne d'une connaissance intime des cycles de la flore, des habitudes alimentaires des poissons. A ces esches végétales, il faut ajouter des esches d'origine animale : **kalapu** (crabe), **waimo** (crabe), **sipalat** (crabe), **kuweimë** (mollusque aquatique à la coquille longiforme), **konoto** (escargot aquatique).

Pêche à la ligne de fond

La pêche à la ligne de fond, **talalaman**, est une pêche qui se pratique sans canne avec un hameçon et une bobine de fil. Elle est réalisée à l'aide d'un fil de gros diamètre (60/100^{ème}) muni d'un hameçon de taille moyenne, d'un bas de ligne métallique, et parfois d'un plomb d'environ 50 grammes. La description d'un hameçon est la suivante (Elle s'applique à tous les hameçons) :

L'extrémité de l'hameçon est l'**ipoti**, « sa pointe ». **Epa** est la « barbelure » (comme pour les pointes de flèche). Le corps de l'hameçon est l'**ewasi**. L'anneau d'accrochage de l'hameçon, **ipanamit**, vient de **ipana** « son oreille ». Le fil de fer **alami** est en **metal** et mesure une vingtaine de centimètres. Il protège le bas de ligne contre les dents des **pëne** (*piranhas*, *Serrasalmus rhombus*).

Le principe de cette pêche consiste à pêcher au milieu du fleuve à bord d'une pirogue, dans une zone d'eau calme, avec des morceaux de poissons ou des **opi** entiers, ou bien avec de la viande ou des morceaux de crabes comme appât. La ligne est lancée à la main à bonne distance et va jusqu'au fond de l'eau. La ligne est maintenue en tension à la main. Le ferrage a lieu dès qu'un poisson mord. Les poissons recherchés avec cette technique sont les **pëne**. On peut également prendre d'autres espèces comme des **hoke** (*Platydoras* sp.), ou les **ëkëmu** (*Hemisorubim platyrhynchos*). Ces poissons ont un régime alimentaire piscivore. Gratter le bord du canot avec ses ongles attire les poissons **pëne**.

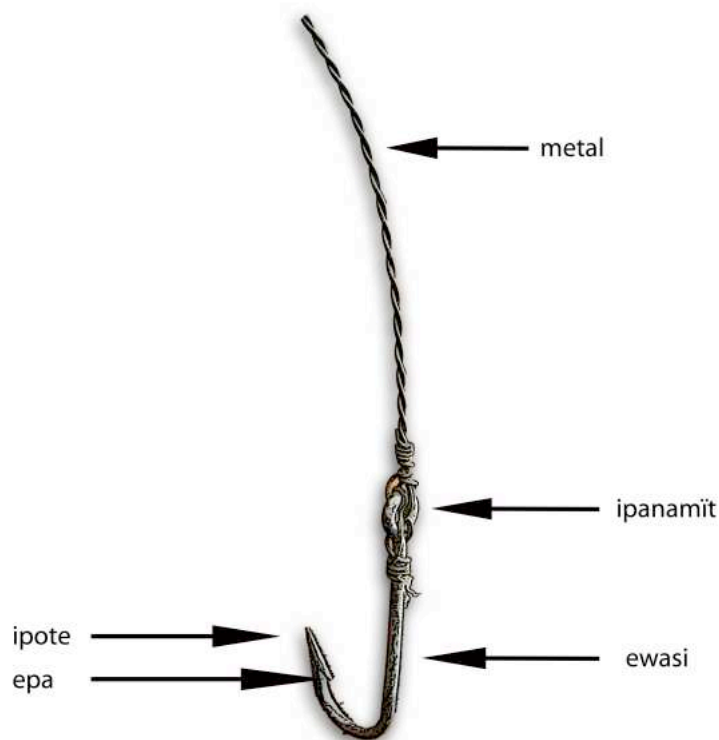


Schéma n°1 – Description d'un hameçon, oka.

Le **pène** est très dangereux lorsqu'il est sorti de l'eau car il est armé de puissantes mâchoires aux dents tranchantes. Il est donc **achevé, pène tuhmoi**, (**tuhmoi** veut dire « frapper », mais aussi « tomber, attaquer », selon Kulijaman & Camargo, 2007) à l'aide d'un bâton ou d'un sabre. A noter que cette **technique est peu utilisée en saison sèche**.

A noter que l'on peut frotter une pierre contre les rochers au bord de l'eau pendant la saison sèche. Le **bruit attire les poissons comme l'aimala** (*Hoplias aimara*), le **matawale** (*Cichla ocellaris*), ou le **pène**.



Photo n°4 – Pêche d'un pêche (piranhas) à la ligne de fond munie d'un bas de ligne en métal. Le poisson est assommé avant d'être décroché.

Les trappes

La technique **tumta** consiste à planter dans la berge une tige de bois souple au bout de laquelle est attachée une corde munie d'un bas de ligne en métal et d'un gros hameçon sur

lequel sont enfilés des morceaux de poissons. L'appât est placé dans une zone d'eau peu profonde pendant la nuit. Cette technique est destinée à prendre des **aimala** ou des **hului** (*Pseudoplatystoma* sp.) qui viennent longer les berges à la recherche de proies. Le pêcheur doit se précipiter dès qu'un poisson est pris. Une variante consiste à courber la tige de bois et à la maintenir dans cette position grâce à une autre tige de bois plantée dans l'eau qui libérera la tige principale lorsque le poisson sera pris.

Une autre technique nommée **tila tila** consiste à poser sous la surface de l'eau une ligne de 5 mètres en cordelette synthétique tendue entre des racines ou des branches immergées dans un endroit calme à 2 ou 3 mètres de la rive. A cette ligne est accrochée une série de 8 à 10 hameçons n°8 armés chacun d'un fil de fer en bas de ligne lui-même relié à 20 centimètres de cordeau noué à la ligne. Les appâts, **muhunu**, sont constitués de morceaux de poissons et ne sont posés qu'à la tombée de la nuit en pirogue. Cette technique est également destinée à prendre des **aimala**. **Tila tila wïjai** : « je pose des **tila tila** ». Ils peuvent être relevés une ou plusieurs fois dans la nuit et réalimentés en appâts.



Photo n°5 – Pose des tila tila en fin de journée.

L'épervier

L'épervier, nommé **wĩpja** ou **wĩpsa**, est un filet de forme circulaire d'environ 4 mètres de diamètre dont les extrémités sont garnies de plombs, **loto**, et dont le centre est relié à une cordelette munie d'une poignée. La pêche à l'épervier est une technique introduite récemment, probablement au début des années 1980. Les Amérindiens se procurent des éperviers à Paramaribo pour environ 80 € (contre 150 € à Maripasoula). L'épervier est employé dans les sauts depuis les rochers ou bien depuis l'avant d'une pirogue. Les poissons recherchés pendant la saison sèche peuvent être de petits Characidae comme les **opi**, mais surtout les Serrasalminidae tels que **jeikë** *Tometes lebailli*, **asitau** *Myleus rhomboidalis*, des Curimatidae tel **kulumata** *Semaprochilodus varii*, et des Loricariidae tels **pële** *Pseudancistrus barbatus* ou **lapipi** *Cteniloricaria maculata*.



Photo n°6 – L'épervier, **wĩpja**.

Pour l'utiliser, l'épervier est replié en corolle et disposé sur un bras tandis que la poignée de la cordelette est saisie. Par un mouvement de balancier, l'épervier est projeté, **talimai**, devant le pêcheur. Le filet se déploie et vient s'abattre sur la zone à prospecter. Il est ensuite remonté, **animēmētop**, par exemple **wanīmēmējai** « je remonte » l'épervier. Les zones prospectées avec l'épervier sont les sauts. L'épervier est pratiqué par les hommes de 40 ans et moins, mais certains hommes plus âgés l'utilisent également. Cette technique est très prisée des jeunes pêcheurs.



Photo n°7 – Pêche à l'épervier.

Le tramail

Les filets ou tramails sont appelés **pijawaimē**, mot qui pourrait provenir de l'aigle harpie **pija** (*Harpia harpyja*). On dit également **tētatkem**, pour les filets doubles, qui vient de **ētat** « hamac », « le filet a son hamac ». La pêche au filet est une technique de pêche importée probablement dans les années 1970. Les tramails mesurent de 30 à 50 mètres de long suivant les modèles sur 1,20 à 1,50 mètre de haut avec des mailles d'environ 10 centimètres. Ils sont achetés pour 50 € à Paramaribo au Surinam. Les flotteurs sont nommés **pole-poleman**, mot

qui provient de **pole** « flotter ». Les **plombs** situés à la base du filet sont nommés **loto**. Le filet est disposé dans des zones relativement calmes avec un léger courant, en aval d'une série de rochers, ou bien à l'embouchure d'une crique. Il est accroché, **tipimihe**, à la végétation ripicole ou à une pierre en surface et disposé, **tihe**, dans le courant. Une autre pierre est utilisée pour le lester à l'autre extrémité. Il est relevé **tanimēmēi pijawaimē** quelques heures plus tard ou le lendemain matin s'il a été posé en soirée.



Photo n°8 – Pose du tramail, pijawaimē.

Ce sont les hommes qui manipulent les filets, même si les femmes peuvent être associées à la manœuvre. C'est une technique très rentable puisqu'elle demande peu d'effort physique et permet de capturer un spectre très large d'espèces. Ainsi, les espèces recherchées particulièrement, mais pas exclusivement sont des Serrasalminae : **pëne** *Serrasalmus rhombeus*, **asitau** *Mylenus rhomboidalis*, **pëne nipënima** *Pristobrycon* sp., **pasina** *Myloplus rubripinnis* ..., des Cichlidae : **hawahawa** *Geophagus barreri*, **kulisajek** *Geophagus surinamensis*, des Curimatidae : **kulumata** *Semaprochilodus vari*, **alumasi** *Prochilodus reticulatus*, des Loricariidae : **pële** *Pseudanistrus barbatus*, ... et des Characidae : **molokoimë** *Brycon falcatus*, **elemakë** *Cynodon meionactis*, **halataway** *Acestrorhynchus guianensis*, ...

Pêche sous-marine avec un petit arc

Un petit arc de pêche, **tawijoma paila** ou **paila apsikan**, est utilisé pour la pêche sous-marine de certaines espèces de poissons-roche comme le **pële**, dans les sauts. L'arc est en **paila** (*Brosimum guianensis*) et la flèche est en métal.

*Le soupayage, **muhunuman***

Le soupayage, **muhunuman**, de **muhunu** « appât » (ou **tëmepa** d'après le **kalau**), est une ancienne technique. Les intestins d'un **pakila** (*Tayassu tajacu*) ou un pigeon entier sont liés au bout d'une corde et mis dans un panier ou dans une feuille maintenue au-dessus de l'eau à l'aide d'une fourche. L'appât est trempé à la surface de l'eau le long de la berge. Quand un **aimala** approche, il est fléché ou tué au fusil. Cette technique est probablement assez ancienne et est décrite par Coudreau en 1892. Mais elle est **délaissée aujourd'hui**. On peut également utiliser des graines de **wapa** (*Eperua falcata* Aubl.) qui sont mâchées, des larves de guêpes, ou des vers palmistes **ilipe**, ou un vers **alika** que l'on trouve dans le noyau des fruits de palmier **malipa**.

La nivrée, itumtop

Le principe de la nivrée est de répandre une substance ichtyotoxique qui se trouve dans des lianes sur des portions de rivières ou dans des criques (petits cours d'eau) ou encore dans des marécages. Cela a pour effet d'asphyxier les poissons. Les proies capturées sont variables suivant la technique utilisée, le milieu qui est nivré et la saison.

La liane utilisée est la liane **hali-hali**, une Papilionaceae, *Lonchocarpus chrysophyllus* Kleinhoonte¹⁶. Cette détermination vient confirmer celles effectuées par Grenand & Moretti (1982). Sa répartition ne semble pas dépasser le plateau des Guyanes. Son habitat préférentiel est la forêt primaire humide, mais les Wayana la domestique et il en existe dans les villages. Cette liane contient de la roténone (pour 1 à 4 %) qui a pour effet de bloquer la respiration en interrompant le transfert de l'oxygène de l'eau vers le sang au niveau des branchies (mitochondries)¹⁷ (Grenand, Moretti, 1982 : 142, 144). La molécule active ne pénètre pas dans les tissus des poissons qui peuvent donc être consommés sans danger. Elle est sensible à la lumière et à la température et se dégrade assez rapidement.

Grenand & Moretti ont également récolté un échantillon de **kumataimë** identifié à *Lonchocarpus floribundus* Bth. Il s'agit d'un arbuste lianescent qui était décrit par les Wayana comme plus mou que les autres lianes, plus facile à dilacérer et plus rare. Elle est en effet peu fréquente en Guyane française et sa composition en principe toxique diffère (143 & 145-146). Elle serait plus forte que la liane **hali-hali**, selon Mataliwa Kuliyanan. Grenand & Moretti ont également récolté chez les Wayana **hali-halimë** identifié à *Lonchocarpus spruceanus* Bth. C'est un arbre fréquent en zone dégradée à la toxicité réputée faible et qui est peu utilisé (147). Ces deux auteurs citent également *Paullinia acuminata* Bth. qui semble avoir été employé autrefois par les Wayana sous le nom de **kutupu**. Selon Mataliwa Kuliyanan, on le mélange avec **hali-hali** pour qu'il soit plus fort. Ce terme est utilisé par plusieurs groupes

¹⁶ Détermination à partir d'un herbier réalisé pendant la mission. Détermination : Marie-Françoise Prévost, Herbier de Guyane, IRD, Cayenne.

¹⁷ Les animaux à sang froid (insectes, poissons et serpents) sont très sensibles à ce poison, alors que les animaux à sang chaud sont protégés par leur revêtement cutané (Grenand & Moretti, 1982 : 142).

amérindiens de Guyane et désigne des plantes des genres *Sejania* sp. et *Paullinia* sp. et dont les principes actifs sont des saponines qui bloquent les échanges respiratoires au niveau des ouies des poissons (150). Cette plante semble avoir surtout été utilisée dans les nappes d'eau fermées pendant la saison sèche.

La nivrée et la liane **hali-hali** ont une origine mythologique. La liane **hali-hali** était sur un chemin et une jeune fille qui passait la trouva très belle. La liane tomba amoureuse, et se transforma en un jeune homme. La jeune fille et le jeune homme vécurent ensemble dans un village. Assez vite, on remarqua que le jeune homme n'allait jamais dans l'eau, ce qui surprit beaucoup les habitants. Un jour de grande pêche, il fut invité à participer aux activités. Il ne voulait pas aller dans l'eau. Mais au cours de la pêche, il dut tremper l'un de ses pieds dans l'eau. Alors, un jus blanc se répandit dans l'eau et bientôt de nombreux poissons flottèrent à la surface. Il dit à sa femme de ramasser tous les poissons. C'est à partir de là que les gens ont connu **hali-hali**.

Itumtop est le terme pour désigner « la nivrée ». Il désigne également « faire une nivrée ». Lorsque l'on va faire une nivrée on dit **witum jei** « je vais faire une nivrée ».

Les petites nivrées réalisées sur de petits cours d'eau ou sur des petites zones de rapides durent une demi-journée et peuvent être effectuées en dehors des saisons des pluies comme en février puis entre juillet et octobre pendant la première partie de la saison sèche. Elles permettent d'apporter un complément alimentaire pendant les travaux agricoles de cette période.



Photo n°9 – Départ pour la nivrée.¹⁸

Pour les nivrées pratiquées sur les petites criques, **itahtamatop**, un volume de deux **katali**¹⁹ de lianes est nécessaire. Un pêcheur peut réaliser une nivrée individuelle à l'aide de quelques morceaux de lianes utilisés de façon opportuniste au cours d'une expédition de pêche ou à proximité du village. Ce sont alors de petites portions de rivière qui sont nivrées (un bief, une zone de roches, un trou d'eau). Une famille (cellule familiale ou groupe étendu) peut décider de réaliser une nivrée sur des sauts, un bras de rivière ou une crique. Une partie de la production est consommée sur place et le reste au village. S'il s'agit d'une crique, l'espèce recherchée peut être l'**aimala**. Sur les sauts, les Loricariidae (essentiellement les **pêle**) sont recherchés, mais également des Anostomidae et les **laku** (*Acnodon oligacanthus*).

¹⁸ Cliché pris en 2004 sur l'Oyapock.

¹⁹ Hotte de portage.

En outre des nivrées peuvent être menées dans des marécages pour la capture des **ëtpa** (atipa : *Callichthys callichthys*). Il s'agit d'une pêche au cours de laquelle une cellule familiale nivre des mares d'eau stagnante. Trois à quatre kilos d'atipa sont collectés.

Les femmes enceintes ne doivent pas participer directement à une nivrée, il leur faut attendre que le poison ait fait son effet, sinon il n'y aura pas de poisson.

Les grandes nivrées **itumtop pepta** sont réalisées pendant la seconde partie de la saison sèche en novembre/décembre, au moment où les eaux des fleuves et des grandes rivières sont les plus basses et où le poison sera le plus efficace. Elles sont collectives et réunissent un nombre important de personnes. Elles peuvent avoir lieu dans les rapides près du village ou bien dans des zones éloignées. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une grande expédition de pêche qui nécessite plusieurs jours avec un long trajet en pirogue. Elles demandent une grande quantité de poison et 50 à 70 catouris de lianes sont nécessaires.

Les nivrées pratiquées sur de grands sauts permettent de capturer des poissons comme des **jeikë, asitau, talani, pasina**.

Comme Ouhoud-Renoux (1998, 234) le remarque chez les Wayãpi, les Wayana estiment qu'il faut trois à quatre années pour que le potentiel halieutique d'une zone pêchée de cette sorte soit à nouveau favorable à une expédition.

L'organisation des grandes nivrées est soumise à la disponibilité d'un nombre conséquent de personnes, à un niveau d'étiage suffisamment bas et surtout à la découverte d'un peuplement de lianes ichtyotoxiques assez important. Elle s'étale sur 2 jours.

Il y a un responsable **umïtïn**, « maître » de la nivrée. Le lieu du peuplement est gardé secret et personne ne peut aller en chercher sans l'autorisation de celui qui l'a découvert. Il décide de la date et du lieu de la nivrée.

La première étape consiste à rechercher cette liane. La collecte de la liane **hali-hali** est un travail physiquement éprouvant et périlleux. Elle est réalisée par les hommes et les adolescents. Il est nécessaire de grimper dans les arbres afin de couper la liane et de récupérer le maximum de morceaux. On peut également tronçonner l'arbre qui l'abrite. Les racines sont

parfois extraites mais aussi laissées car cela permet de repousser. Les participants peuvent garder une partie de la collecte pour eux. Les morceaux de lianes sont ramenés dans des **katali** (catouris ou hottes de portage) réalisés en feuilles de **kumu** (*Oenocarpus bacaba*). Chaque catouri pèse environ 20 kilogrammes. Le jour de la nivrée, les lianes sont battues sur des rochers, **tuhmoi** (« frapper »), avec des massues **hali-hali uhmuto** afin de les éclater. Cette opération se déroule sur le lieu de pêche ou sur les rochers près du village. Elles sont disposées sur le lieu de pêche en fagots et immergées, puis de nouveau battues, ces opérations pouvant se répéter quatre ou cinq fois. Le jus blanchâtre, **ewuku**, se répand et l'eau se colore avant d'être emporté dans le courant. Très rapidement le fretin commence à remonter à la surface. Au bout de quelques minutes, les poissons de plus grosse taille sont « souls », **ka tiwuhe**. Des hommes, des femmes et des enfants sont disposés en aval, certains à bord de pirogues, armés d'arcs **paila**, de flèches de pêche métalliques **pilëu**. Ils se saisissent des poissons avec ces outils ou bien à la main ou parfois encore avec l'épuisette **pilipa**²⁰. Les prises sont enfilées sur des lianes refendues. Les plus gros poissons sont obligatoirement capturés à l'aide de flèches car ils ne sont pas complètement asphyxiés et peuvent mordre douloureusement. Il faut alors les tuer avec le harpon, **tuwei pilëuna**. Les hommes peuvent plonger à l'aide de masques pour débusquer les poissons qui se cachent entre les roches. Selon Ouhoud-Renoux (1998 : 241), le poison agit pendant 6 à 7 heures après quoi le poisson recouvre une grande partie de ses sens.

Pêche avec un appât empoisonné

Le principe de cette pêche repose sur l'empoisonnement de poissons à l'aide d'un appât ichtyotoxique. C'est donc une autre forme de nivrée. Cet appât a pour base le **kunani**, une Asteraceae identifiée à *Clibadium sylvestre* (Aubl.) Baill²¹. Ce terme est utilisé dans les langues amérindiennes et créoles de Guyane française pour désigner un groupe de plantes arbustives ou herbacées ichtyotoxiques appartenant aux familles des Asteraceae et des Euphorbiaceae.

²⁰ C'est une vannerie conique à trois nappes enchevêtrées tissées fichée sur un long manche en bois (Davy, 2007 : 179).

²¹ Détermination à partir d'un herbier réalisé pendant la mission. Détermination : Marie-Françoise Prévost, Herbar de Guyane, IRD, Cayenne.

Les principes actifs des Asteraceae sont des dérivés polyacétyléniques (ichthyothereol) (Grenand & Moretti, 1982 : 151).

Le **kunani** est un arbuste cultivé dans les abattis ou les villages et dont la préparation revient aux femmes. On prélève les feuilles dont on retire la nervure centrale **tijetsikai**. Ces feuilles sont broyées, **uhmotop** à l'aide d'un marteau sur un support en bois. On brûle des Calebasses **tutpë** (*Lagenaria* ?) et des tiges de **pilëu**, *Gynurium sagittatum* (qui sont essentiellement utilisées pour la confection des fûts de flèche) et on mélange ces cendres avec les feuilles de **kunani** broyées. Parallèlement, on prépare une galette réalisée avec du manioc **ulu** (*Manihot* sp.). Le manioc est râpé, **tikëhe**, mélangé à de l'eau et placé dans une feuille de bananier pour être cuit sur le feu. Cette galette tendre est ajoutée aux feuilles mélangées de cendre et l'ensemble est broyé au marteau pour donner naissance à une pâte. On ajoute des fibres de coton, **mawu** (*Gossypium* sp.), ainsi que de l'huile de **kalapa** (*Carapa guianensis* Aubl.) chauffée au-dessus du feu à l'aide d'une tige de **pilëu** enduite de coton et d'huile. L'huile chauffée pénètre dans la pâte. Le mélange final aboutit à une boule de pâte noire et molle.



Photo n°10 – Préparation de l'appât kunani.

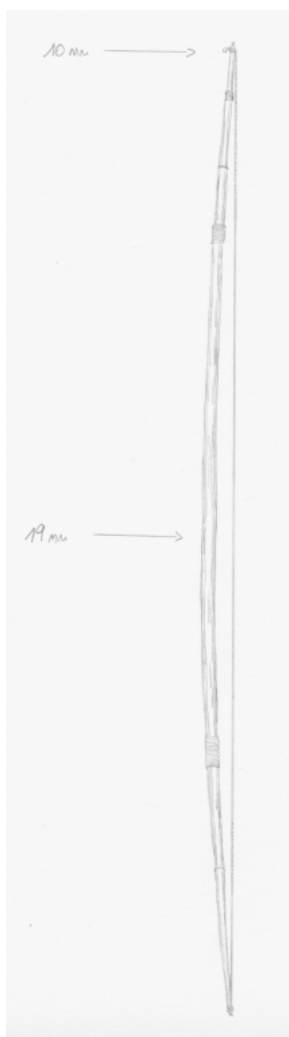
Pour la pêche, on tire de petits fragments de la boule de **kunani** que l'on lance dans les zones calmes en bordure des rapides. Au bout de deux minutes, les poissons ayant absorbé les appâts deviennent faibles. Ils se présentent à la surface en essayant de nager maladroitement sur le flanc, ou bien font l'objet de poursuites de la part d'autres prédateurs qui ont identifié très rapidement des proies faciles. Il faut alors plonger rapidement avec ou sans un masque de plongée pour attraper les poissons affaiblis car l'effet du poison s'estompe rapidement ou bien les poissons sont prédatés par d'autres carnassiers.

Cet appât permet de capturer des **talani** (*Leporinus friderici*), des **walak** (*Leporinus lebailli*) ou des **opi**. La meilleure période de l'année pour utiliser cette technique est de janvier à mars.

On peut rappeler que la technique de la nivrée n'est pas propre aux Wayana et est connue par l'ensemble des populations amérindiennes de Guyane française, mais aussi parmi les créoles et les populations noires, mais également dans l'ensemble du bassin amazonien. L'ensemble « plantes à nivrée » (en particulier *Lonchocarpus chrysophyllus*) et les techniques associées constituent un ensemble patrimonial tout à fait original qui réunit une connaissance parfaite du milieu, une qualité du milieu, une interaction entre plantes, hommes et animaux dont la connaissance doit être préservée. De nombreuses autres plantes ichtyotoxiques à roténone sont utilisées par les populations amérindiennes du plateau des Guyanes (*Lonchocarpus floribundus*, *Lonchocarpus latifolius*, *Lonchocarpus bedyosmus*, *Derris amazonica*, *Tephrosia toxicaria*, ...). Comme le notent Grenand & Moretti en 1982 (149), des incertitudes demeurent sur des genres décrits dans la littérature et seule des collections nombreuses et des enquêtes ethnobotaniques fines permettraient de délimiter clairement les aires d'extension des lianes à roténone.

Pêche à l'arc

L'arc wayana est un arc représentatif de l'archerie du plateau des Guyanes. C'est un arc droit de section ovale avec un dos plat, réalisé dans une seule pièce de bois. Sa taille est de 1,60 m à 1,80 m. Il est en cela très caractéristique de l'archerie amazonienne, c'est-à-dire que c'est un



« self bow », un grand arc droit fait d'une seule pièce de bois²² (Hamm, 1992) (Bonjean & Martin, 1999). Sa principale caractéristique est qu'il n'a pas de band. La corde est laissée en permanence sur l'arc et, au repos, sa longueur est telle qu'elle opère une légère tension avec l'arc, sans jamais s'écarter de plus de 5 cm du ventre de l'arc. Grébert, en 1935, en donne une description semblable à ceux utilisés actuellement (Grébert, [1938] 2001 : 89).

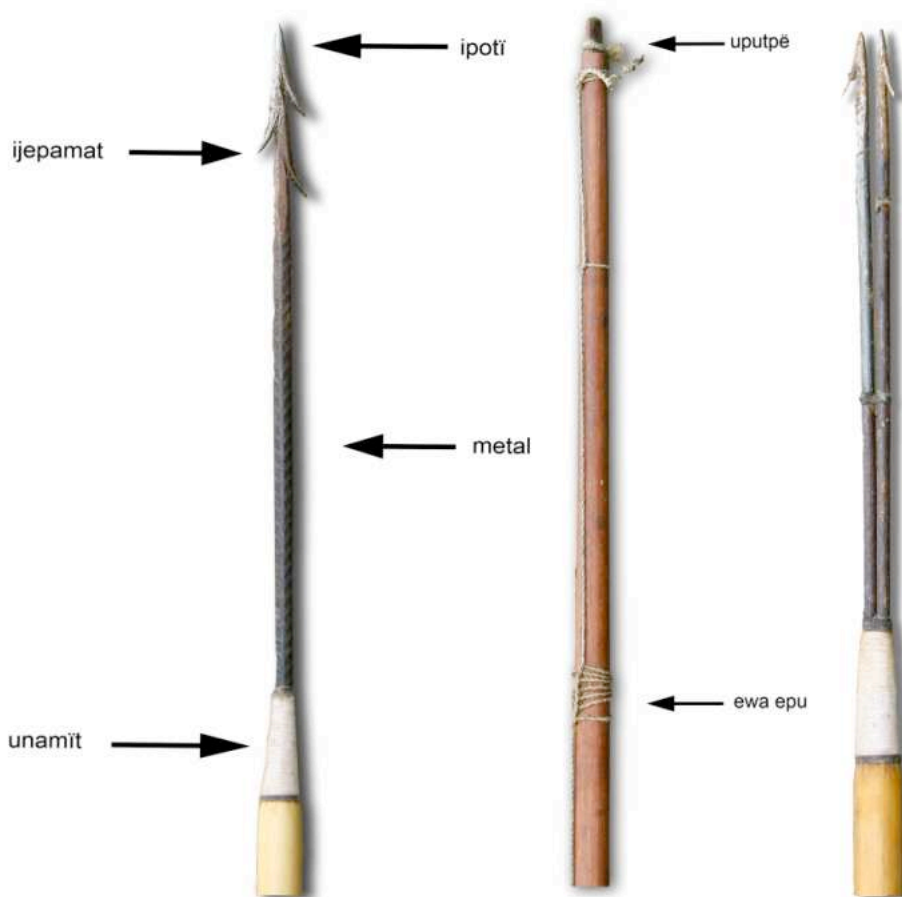
Arc se dit **paila**, comme l'arbre à partir duquel il est fabriqué. La section de l'arc est un ovale. Le dos est plat et le ventre est arrondi tout le long de l'arc.

La corde est désignée par **ewa**.

Schéman°2 – Schéma de l'arc wayana.

La pêche à l'arc se pratique dans des zones calmes de la rivière sur de hauts fonds. Elle peut être mise en œuvre de deux façons. En canot : un homme se trouve à l'arrière du canot et le dirige silencieusement à la pagaie le long des berges et des hauts fonds aux heures chaudes de la journée. Un autre homme se trouve à l'avant muni de son arc. Une entente parfaite entre les deux hommes est nécessaire afin que l'archer ayant repéré une proie soit placé dans les meilleures conditions pour flécher le poisson. La pêche se pratique également individuellement à l'approche le long des berges ou de roche en roche au petit matin ou en fin de journée. En 1935, Grébert décrivait des techniques rigoureusement identiques (Grébert, [1938] 2001 : 82-83). L'une des difficultés de cette pêche réside dans la diffraction de l'eau qu'il faut compenser en estimant la profondeur où se trouve le poisson afin de le viser correctement.

²² Vilma Chiara rapporte l'existence d'arcs à courbures chez les Pakahas-Novas (région du Rondonia) et les Xokleng (région du Parania)(38).



Schéman°3 – Arc et flèches wayana, détails.

Le bois d'arc utilisé par excellence est le **paila**, *Brosimum guianensis* (Aubl.) Hub qui est une Moracée²³. Les Wayana en distinguent cinq différents sans les qualifier d'espèces différentes, ni de sous-espèces différentes. Il s'agit de qualités de bois dont l'aspect est distingué²⁴.

²³ Selon P. Grenand (communication personnelle) *Brosimum rubescens* Taub. (le satiné rubané des Créoles) est plus rarement utilisé. Le mot provient de **paira** qui est d'origine karib (Kalinia, Wayana, Tiriyo). Il a été adopté par les Palikur (**paig**) et les Wayapi (**paila**) et désigne la même espèce botanique. La plupart des autres groupes indiens du plateau des Guyane utilise également le terme **paila**, et notamment les Emerillons **paila'i**.

²⁴ **Paila takpilem**, de **takpilem**, « rouge » dont la couleur dominante est le rouge, **paila tawaman**, de **tawaman**, « jaune » dont la couleur dominante est le jaune, **paila walapaman**, de **walapa**, poisson *Hoplosternus unitaeniatus* qui possède des

Certains hommes estiment que ces différents **paila** ont tous les mêmes qualités techniques. D'autres ont des préférences. Grébert qui se trouve parmi les Wayana en 1935 et en 1937 rapporte l'utilisation d'autres essences dans la région : « le balata qui donne des arcs très rouges et à ton uni, le bois violet, foncé, donnant des arcs presque noirs lorsqu'ils sont anciens, le bois de lettre moucheté ou amourette, brun moucheté de brun foncé et donnant les arcs les plus beaux. Toutefois, les Roucouyennes sacrifient volontiers la beauté à la solidité, et ils recherchent particulièrement une variété de bois de lettre moucheté appelé *Sali*. Le bois présente très peu de mouchetures mais résiste parfaitement à la flexion » (Grébert, [1938] 2001 : 89-90).



Photo n°11 – Différents bois paila.

Le prélèvement est réalisé sur des arbres tombés naturellement, plus rarement à partir d'arbres coupés à l'aide d'une tronçonneuse.

La corde, **ewa** est réalisée avec des fibres de **kulaiwat** *Bromelia karatas* L. qui est une espèce cultivée dans les abatis dont on extrait les fibres des longues feuilles.

rayures sur les flancs, qui se caractérise par un bois rouge rayé de noir, **paila kijapokmotakalasin**, de **kijapok**, qui signifie « toucan » en général, mais fait ici spécifiquement référence à l'oiseau **kijapok ole**, *Rhamphastos tucanus*, qui possède un bec dans la partie distale a une couleur brun-rouge moucheté de noir. La variété **paila kijapokmotakalasin**, « mouchetée », se distingue par un bois rouge tacheté de points noirs, **paila tikolokem**, de **tikolokem**, « blanc » dont la couleur est reconnue comme pâle.

Le fût principal de la flèche est réalisé dans le stipe (**epĩ**, « tige ») de **pilëu** *Gynerium sagittatum* (Aubl.) P. Beauv. (Poacée). Une seule variété de **pilëu** est distinguée²⁵. Le **pilëu** est cultivé dans les abattis et il n'est pas difficile de le faire pousser. Les stipes sont coupés et débarrassés de leurs feuilles, de leurs fleurs et de leur tomentum sur le lieu de récolte et regroupés pour être transportés. Au village, les fûts sont recoupés, les parties à redresser sont détectées au coup d'œil et chauffées à la flamme. Les roseaux sont ensuite conservés au dessus du foyer domestique^{26 27}.



Photo n°12 – Collecte des fûts de flèches, pilëu.

²⁵ Les Wayãpi distinguent deux variétés le **wiwa e'e**, de **wiwa** « Roseau à flèche » et **e'e** « véritable » et le **wiwa sōwĩ**, de **sōwĩ** « bleu » dont les fleurs sont bleues.

²⁶ La description de Yde chez les Waiwai est semblable (Yde, 1965 : 106).

²⁷ Les Wayãpi procèdent différemment. Les roseaux sont stockés sur une surface plane reliés en nappe en attendant d'être redressés au feu. Ils sont ensuite de nouveau réunis en nappe à l'aide d'un fil de coton ou d'une liane de **simo'i** (*Heteropsis flexuosa*) et posés à plat afin de sécher au soleil.

Les roseaux à flèches sont décorés au jus de **kupë**, *Genipa americana* ou au jus de **pisusuk** (*Genipa spruceana*) à l'aide d'un tampon encreur **pilëu anotop**.

Les ligatures utilisées pour réaliser la surliure du talon de la flèche, l'empennage et les ligatures de certaines pointes sont faites avec du fil réalisé avec de la fibre de **mawu** (*Gossypium* sp.). La ligature liant le fût et l'avant-fût est faite, comme la corde de l'arc, avec une corde en fibres de **kulaiwat** *Bromelia karatas* L.

Parmi les colles utilisées pour la fabrication des flèches, on trouve **balataj** *Manilkara bidentata* (A.DE.) Chevalier ssp. *Surinamensis* (Miq.) Pennington. Cette gomme est extraite de l'écorce et est notamment utilisée pour coller l'avant-fût au fût et pour coller l'avant-fût à la pointe.

Le **mani** *Symphonia globulifera* L.f. est également un suc qui provient de l'écorce de l'arbre. Cette colle est utilisée dans la fabrication de la surliure du talon, pour coller l'avant-fût à la pointe (associé à **balataj**), pour encoller le renfort **pilëu ekena** du talon, pour la ligature des empennages et leurs motifs, pour la ligature fût/avant-fût de toutes les flèches (associé à **balataj**).

Le **balataj** et le **mani** proviennent d'échanges avec les Tirijò du Tapanahony.

Enfin, le fer, **isili**, est utilisé pour réaliser les pointes de pêche. Le métal est tiré de fers à béton. Il est utilisé pour la partie fonctionnelle de ces pointes.



Photo n°13 – Les fûts de flèches, pilëu, sont redressé.



Photo n°14 – Pêche à l'arc.

Les espèces que l'on peut capturer à l'arc sont le **watau** (*Myloplus planquettei*), le **talani** (*Leporinus friderici*) l'**aimala** (*Hoplias aimara*), le **molokoimë** (*Brycon falcatus*). Des espèces de Cichlidae peuvent également être fléchées comme le **hawahawa** (*Geophagus barreni*), le **kulisajek** (*Geophagus surinamensis*), mais aussi le **matawale** (*Cichla axellaris*) ou bien encore **sijeu mënë** (*Leporinus fasciatus*) (plus à l'occasion le caïman (**aliwe**, *Paleosuchus* sp., ou **kulu**, *Caiman crocodilus*)).

Pendant la saison des pluies, les rivières envahissent les sous-bois et la pêche à l'arc en pirogue au milieu des arbres permet de capturer des **talani**, des **walak** ou des **aimala**.

Comme la nivrée, la pêche à l'arc constitue un ensemble patrimonial tout à fait **original** qui réunit une connaissance parfaite du milieu, une connaissance des techniques et des qualités techniques du bois et des espèces qui entrent dans la fabrication des arcs et des flèches ainsi qu'une maîtrise des comportements et des mœurs des poissons dont la connaissance doit être préservée.

Les autres techniques de pêche

- Pêche des **opi** à la ligne

On peut également signaler la **pêche des opi** réalisée par les femmes et les enfants à l'aide d'une canne fine et d'un petit hameçon (n°20 par exemple) le long des berges. L'appât utilisé est de la cassave²⁸.

²⁸ Galette réalisée avec de la farine de manioc.

- Pêche des **ëtpa**

Les **ëtpa** (*Megalechis thoracata* et *Callichthys callichthys*) peuvent également être pêchés à la main dans les marécages. Les pêcheurs fouillent le fond de l'eau à la main afin d'extraire les poissons réfugiés dans la boue. Les atipa peuvent aussi être capturés au filet ou en nivrée. Autrefois, on plaçait le matin un tronc de palmier creux avec une des extrémités bouchée ou bien une vieille couleuvre au fond de l'eau. Les atipa venaient s'y installer pendant la journée. Les pêcheurs n'avaient plus qu'à relever les pièges.

- Le fusil-harpon

Le fusil-harpon **watau wëtop** ou **ahpon** semble avoir été adopté au cours des années 1990. Il est pratiqué par les hommes de 30 ans et moins. **Tehem uwëjai ahpon ke** : « je pêche avec le fusil-harpon ». Le pêcheur porte un masque de plongée **ëwu enï**, une ceinture de plomb **loto**, et la flèche est désignée par **pilëwuna** (« flèche déjà faite »). Les poissons recherchés sont en particulier le **jeikë** (*Tometes lebaill*), le **watau** (*Myloplus planquettei*), et le **pëne** (*Serrasalmus rhombeus*).

- Pêche au **satelit**

La pêche au **satelit** consiste à faire dériver de grosses bouteilles de soda vides dans le courant, autour des sauts. A chaque bouteille, est accroché un fil de 50 centimètres autour du goulot et un gros hameçon (comme pour la pêche du **pëne** à la ligne de fond). Les appâts utilisés peuvent être de la **salade coumarou wïja** (*Mourera fluviatilis*), mais surtout des fruits de **pisusuk** au moment de la fructification entre mars et mai pendant la saison des pluies. Les bouteilles sont récupérées en aval. On relève les bouteilles qui plongent sous l'effet des poissons accrochés aux hameçons. Cette technique est utilisée pour la pêche d'un kumaru, le **watau** (*Myloplus planquettei*).

- La pêche au lancer

Certains, assez rares, ont adopté la pêche au lancer avec une canne à pêche et un moulinet achetés à Paramaribo. Le montage peut être un bas de ligne en métal et une cuillère ou bien un montage équivalent à celui d'une ligne de fond. Cette technique permet de capturer des pène ou des aimala. Elle est pratiquée depuis la pirogue ou depuis la berge dans les zones calmes comme dans les rapides.

Conclusion

Les Wayana disposent d'un arsenal très important pour la capture des poissons. Certaines techniques sont spécialisées, d'autres ont un spectre large. Une même espèce de poisson peut être capturée par différentes techniques. Certaines de ces techniques, en particulier la nivrée, la pêche à l'arc et la pêche à la volante, témoignent d'une connaissance parfaite du milieu, d'une qualité du milieu, d'une interaction entre plantes, hommes et animaux qui constituent une valeur patrimoniale indéniable et dont la connaissance doit être préservée.

TABLEAU IV - PRINCIPALES ESPECES CAPTUREES - WAYANA, Antecum Pata

Technique de pêche	Principales espèces capturées
Tramail	<ul style="list-style-type: none"> - Serrasalminae : pène (<i>Serrasalmus rhombeus</i>), asitau (<i>Myelus rhomboidalis</i>), pène nipënima (<i>Pristobrycon</i> sp.), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>) - Cichlidae : hawahawa (<i>Geophagus harreri</i>), kulisajek (<i>Geophagus surinamensis</i>) - Anostomidae : talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Curimatidae : kulumata (<i>Semaprochilodus varii</i>), alumasi (<i>Prochilodus reticulatus</i>) - Loricariidae : pèle (<i>Pseudancistrus barbatus</i>) - Characidae : molokoimë (<i>Brycon falcatus</i>), elemakë (<i>Cynodon meionactis</i>), halataway (<i>Acestrorhynchus guianensis</i>)
Epervier	<ul style="list-style-type: none"> - Serrasalminae : jeikë (<i>Tometes lebaili</i>), asitau (<i>Myelus rhomboidalis</i>), pène nipënima (<i>Pristobrycon</i> sp.), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>) - Curimatidae : kulumata (<i>Semaprochilodus varii</i>) - Loricariidae : pèle (<i>Pseudancistrus barbatus</i>), lapipi (<i>Cteniloricaria maculata</i>), meikolo (<i>Pseudanthicus serrafus</i>) - Characidae : opi
Ligne de fond	<ul style="list-style-type: none"> - Serrasalminae : pène (<i>Serrasalmus rhombeus</i>) - Pimelodidae : hului (<i>Pseudoplatystoma</i> sp.), êkëmu (<i>Hemisorubim platyrhynchos</i>) - Doradidae : hoke (<i>Platydoras</i> sp.)
Trappes	<ul style="list-style-type: none"> - Erythrinidae : aimala (<i>Hoplias aimara</i>) - Pimelodidae : hului (<i>Pseudoplatystoma</i> sp.)
Volante	<ul style="list-style-type: none"> - Anostomidae : walak (<i>Leporinus lebaili</i>), talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Serrasalminae : asitau (<i>Myelus rhomboidalis</i>), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>), watau (<i>Myloplus planquettei</i>) - Characidae : molokoimë (<i>Brycon falcatus</i>)
Fusil-harpon	<ul style="list-style-type: none"> - Anostomidae : walak (<i>Leporinus lebaili</i>), talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Serrasalminae : jeikë (<i>Tometes lebaili</i>), asitau (<i>Myelus rhomboidalis</i>), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>), watau (<i>Myloplus planquettei</i>), pène (<i>Serrasalmus rhombeus</i>) - Characidae : molokoimë (<i>Brycon falcatus</i>)
Arc	<ul style="list-style-type: none"> - Anostomidae : talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Serrasalminae : watau (<i>Myloplus planquettei</i>) - Characidae : molokoimë (<i>Brycon falcatus</i>) - Erythrinidae : aimala (<i>Hoplias aimara</i>)
Nivrées	<ul style="list-style-type: none"> - Serrasalminae : asitau (<i>Myelus rhomboidalis</i>), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>), watau (<i>Myloplus planquettei</i>), pène (<i>Serrasalmus rhombeus</i>) - Loricariidae : pèle (<i>Pseudancistrus barbatus</i>), ... - Erythrinidae : aimala (<i>Hoplias aimara</i>) - Anostomidae : walak (<i>Leporinus lebaili</i>), talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Cichlidae : hawahawa (<i>Geophagus harreri</i>), kulisajek (<i>Geophagus surinamensis</i>)

TABLEAU IV - PRINCIPALES ESPECES CAPTUREES - WAYANA, Antecum Pata (Suite)

Kunani	- Anostomidae : walak (<i>Leporinus lebaili</i>), talani (<i>Leporinus frederici</i>) - Characidae : opi
Satelit	- Serrasalminidae : watau (<i>Myloplus planquettei</i>)
Lancer	- Serrasalminidae : asitau (<i>Myloplus rhomboidalis</i>), pasina (<i>Myloplus rubripinnis</i>), watau (<i>Myloplus planquettei</i>), pène (<i>Serrasalmus rhombeus</i>) - Erythrinidae : aimala (<i>Hoplias aimara</i>) - Cichlidae : matawale (<i>Cichla ocellaris</i>)
Petit arc de pêche	Loricariidae : pèle (<i>Pseudancistrus barbatus</i>)
Soupayage	Erythrinidae : aimala (<i>Hoplias aimara</i>)

Chapitre 4 : Production, société et économie

Calendrier des activités

Le tableau suivant présente le calendrier d'utilisation des techniques de pêche au cours de l'année.

TABLEAU V- CALENDRIER D'EXPLOITATION - WAYANA, Antecum Pata

Technique	Période de l'année
Tramail	toute l'année
Epervier	toute l'année
Ligne de fond	toute l'année
Trappes	toute l'année
Volante	toute l'année
Fusil-harpon	de juin à février
Arc	de août à décembre, et avril mai
Nivrée	toute l'année, mais surtout entre octobre et novembre
Kunani	saison sèche
Satelit	de mars à mai
Petit arc de pêche	Saison sèche

La saison sèche est la période de l'année où la pêche est la plus pratiquée et avec la plus grande diversité de techniques. Elle correspond au plus bas de l'étiage, ce qui facilite la pêche à l'arc qui nécessite des eaux calmes afin qu'il n'y ait pas de turbidité dans l'eau pour voir les poissons. La nivrée est pratiquée toute l'année, mais surtout entre octobre et décembre. Par contre, le tramail, l'épervier, la ligne de fond et les trappes sont des techniques qui peuvent être utilisées toute l'année.

Déroulement de la pêche et organisation

La pêche se pratique aux alentours des villages, notamment la pêche au filet, ou la pose de trappes, ou encore la grande nivrée villageoise annuelle. A proximité du village, c'est l'homme qui pêche ou bien la cellule familiale. Les nivrées sont pratiquées en général en famille et revêtent ainsi une importance sociale particulière. Seuls les hommes manipulent les lianes et le poison **hali-hali**, qui provient de la forêt. Les femmes sont par contre responsables de la réalisation du poison à partir de **kunani**, qui est une plante cultivée dans les abattis. On pourrait voir ici un couple d'opposition homme/poison sauvage et femme/poison domestique, mais cette opposition demande vérification et approfondissement. D'autant que les femmes pratiquent elles-mêmes la pêche à la ligne du **opi** le long des berges.

A l'intérieur d'un village, chaque famille est libre de prendre la décision de se rendre dans telle ou telle zone pour y mener ses activités de prédation. Il n'y a pas de centralisation de la gestion des espaces prédatés.

La sédentarité des villages ayant conduit à une raréfaction de la ressource en poissons à leur proximité, la pêche se pratique à l'occasion d'expéditions de chasse et de pêche qui se déroulent sur 2 à 4 jours. Ces expéditions sont organisées avec plusieurs hommes, souvent de la même famille. Il peut arriver que les femmes et les enfants y participent, mais on n'emmène pas les jeunes enfants car leurs cris ont la réputation d'attirer les jaguars. Le fleuve prospecté est remonté jusqu'à proximité du camp choisi pour passer la nuit. En chemin, on pratique la pêche à la volante et/ou la pêche à la ligne de fond. Près du camp de nuit, les filets sont posés et avant la nuit les trappes. On pêche à la volante en attendant la nuit. On relève les filets une première fois et suivant la configuration de la rivière, l'épervier peut être utilisé. La nuit, les trappes sont relevées et réalimentées en chair de poisson. Les filets ne sont relevés qu'au petit matin. La journée se déroule en mettant en œuvre les différentes techniques en fonction de la configuration de la rivière. Des zones avec des rochers et des rapides permettent d'utiliser l'épervier ou le fusil-harpon. De grandes zones profondes et calmes sont prospectées à la ligne de fond au centre de la rivière ou bien le long des berges avec les cannes pour la pêche à la volante.

Ces expéditions de chasse et de pêche sont l'occasion de transmettre des savoir-faire entre les générations, non seulement les techniques elles-mêmes, mais surtout la connaissance du milieu et de la forêt. Éloignés du village et de la pression sociale, il est plus facile d'évoquer les histoires villageoises, les histoires de famille ou les anciens récits. Chaque famille entreprendrait en moyenne 5 à 6 expéditions de ce type par an.

Tableau VI - Techniques de pêche par sexe

Technique	Sexe
Tramail	Hommes
Epervier	Hommes
Ligne de fond	Hommes
Trappes	Hommes
Volante	Hommes
Ligne	Femmes et enfants
Fusil-harpon	Hommes
Arc	Hommes
Nivrée	Hommes, femmes et enfants
Kunani	Hommes et enfants
Satelit	Hommes
Petit arc de pêche	Hommes
Pêche de l'ëtpa (marécages)	Hommes, femmes et enfants

La pêche des **ëtpa** (*Megalechis thoracata* et *Callichthys callichthys*) dans les marécages est une pêche qui se déroule en général en famille. On part pour la journée et tout le monde participe à la prise des poissons.

Résultats

Au cours de la mission, j'ai pu assister à deux expéditions de pêche toutes deux menées sur le Malani. La première a duré trois jours et réunissait 4 hommes répartis sur deux canots. La seconde s'est déroulée sur quatre jours avec 3 hommes dans un seul canot.

Les tableaux des pages suivantes donnent les résultats en terme de production quantitative de ces expéditions de pêche.

Tableau VII - Quantité et poids des poissons capturés au cours de la mission - Par espèce

Identification scientifique		Identification wayana	Nb de poissons 1ère expédition	Nb de poissons 2ème expédition	Total Nb de poissons	Nb de poissons en %	Poids moyens par espèce (en kg)	Poids total (en kg)	Poids total en %
Famille	Identification								
Anostomidae	<i>Leporinus lebaili</i>	walak	0	93	93	28,4%	0,600	55,8	22,6%
Erythrinidae	<i>Hoplias aimara</i>	aimala	4	4	8	2,4%	4,275	34,2	13,9% #
Characidae	<i>Brycon falcatus</i>	molokoimè	2	39	41	12,5%	0,800	32,8	13,3%
Serrasalminae	<i>Myles rhomboidalis</i>	asitau	17	0	17	5,2%	1,917	32,6	13,2% #
Serrasalminae	<i>Serrasalmus rhombeus</i>	pène	14	3	17	5,2%	1,500	25,5	10,3%
Anostomidae	<i>Leporinus friderici</i>	talani	4	25	29	8,8%	0,611	17,7	7,2% #
Cichlidae	<i>Geophagus hareri</i>	nawahawa	47	0	47	14,3%	0,200	9,4	3,8%
Curimatidae	<i>Semaprochilodus varii</i>	kulumata	9	0	9	2,7%	0,869	7,8	3,2%
Serrasalminae	<i>Myloplus rubripinnis</i> (= <i>Myloplus luna</i>), anc. <i>Myloplus rubripinnis</i>	pasina	5	1	6	1,8%	0,898	5,4	2,2% #
Pimelodidae	<i>Pseudoplatystoma tigrinum</i>	hului eluwa	1	0	1	0,3%	5,000	5,0	2,0%
Curimatidae	<i>Prochilodus reticulatus</i>	alumasi	5	0	5	1,5%	0,869	4,3	1,8% #
Serrasalminae	<i>Myloplus planquettei</i>	watau	1	1	2	0,6%	1,706	3,4	1,4% #
Cichlidae	<i>Cichla ocellaris</i>	matawale	0	2	2	0,6%	1,500	3,0	1,2%
Serrasalminae	<i>Tomates lebaili</i>	jeikè	1	0	1	0,3%	2,000	2,0	0,8%
Cichlidae	<i>Geophagus surinamensis</i>	kulisajek	9	0	9	2,7%	0,150	1,4	0,5%
Ageneiosidae	<i>Ageneiosus brevifilis</i>	mitala	1	1	2	0,6%	0,620	1,2	0,5% #
Loricariidae	<i>Pseudancistrus barbatus</i>	pèle	7	0	7	2,1%	0,150	1,1	0,4%
Serrasalminae	<i>Serrasalmus striolatus</i> (= <i>Pristobrycon striolatus</i>)	pène nipéma	6	1	7	2,1%	0,100	0,7	0,3%
Doradidae	<i>Doras cf. micropoeus</i>	okonosu	3	0	3	0,9%	0,200	0,6	0,2%
Serrasalminae	<i>Acnodon oligacanthus</i>	laku	5	0	5	1,5%	0,100	0,5	0,2%
Hemiodidae	<i>Hemiodus unimaculatus</i>	épui	2	0	2	0,6%	0,200	0,4	0,2%
Characidae	<i>Chalceus macrolepidotus</i>	kalala	0	3	3	0,9%	0,100	0,3	0,1%
Cichlidae	<i>Crenicichla albopunctata</i>	kolopimpè	0	3	3	0,9%	0,100	0,3	0,1%
Characidae	<i>Cynodon meionactis</i> (Cynodon aff. gibbus)	elemakè	1	0	1	0,3%	0,200	0,2	0,1%
Characidae	<i>Cynopterus essequibensis</i>	elemakè	1	0	1	0,3%	0,200	0,2	0,1%
Loricariidae	<i>Hypostomus gymnorhynchus</i>	kawawa	2	0	2	0,6%	0,100	0,2	0,1%
Sciaenidae	<i>Pachyops fourcroyi</i>	nasau, masau, kuleke	1	0	1	0,3%	0,150	0,2	0,1%
Anostomidae	<i>Leporinus maculatus</i>	enai puptè, kasipukè	1	0	1	0,3%	0,100	0,1	0,0%
Loricariidae	<i>Cteniloricaria maculata</i>	lapipi (eluwa)	1	0	1	0,3%	0,100	0,1	0,0%
Serrasalminae	<i>Serrasalmus humeralis</i> (= <i>Pristobrycon eigenmanni</i>)	pène nipéma	0	1	1	0,3%	0,097	0,1	0,0% #
Characidae	<i>Acestro rhynchus guianensis</i>	halataway	1	0	1	0,3%	0,050	0,1	0,0%
TOTAL			151	177	328	100,0%		246,5	100,0%

Données sur le poids moyen par espèce issues de Ouhoud-Renoux (1998, 301)

Tableau VIII - Quantité et poids des poissons capturés au cours de la mission - Par technique

Technique utilisée																										
Ordre	Tramal			Epervier			Ligne de fond			Pêche à la volante			Arc			Fusil-harpon			Trappes			Lancer			Total	
	Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)		Nb de poissons	Poids (kg)	Nb de poissons	Poids (kg)	
TOTAL 1ère expédition de pêche	114	61,4		13	4,5		0	0,0		17	26,9		0	0,0		3	5,0		4	17,8		0	0,0		154	115,6
TOTAL 2ème expédition de pêche	8	9,1		0	0,0		0	0,0		163	107,9		1	0,8		0	0,0		0	0,0		5	13,1		177	130,9
TOTAL	122	70,5		13	4,5		0	0,0		180	134,8		1	0,8		3	5,0		4	17,8		5	13,1		328	246,5
En %	37,2%	28,6%		4,0%	1,8%		0,0%	0,0%		54,9%	54,7%		0,3%	0,3%		0,9%	2,0%		1,2%	7,2%		1,5%		5,3%	100,0%	100,0%

Au cours de ces deux expéditions de pêche, ce sont plus de 246 kg de poissons qui ont été collectés avec 328 poissons représentés par 31 espèces. L'espèce la plus importante à la fois en nombre et en poids est le **walak**, *Leporinus lebailli* avec 93 prises et près de 57 kg de poisson. L'**aimala** ne représente que 8 prises, mais est la seconde source la plus importante en poids avec plus de 34 kg. La troisième espèce est **molokoimë**, *Brycon falcatus* avec 41 prises et près de 33 kg de poisson. Les autres espèces abondamment pêchées sont **asitau**, *Myleus rhomboidalis*, **pëne**, *Serrasalmus rhombus*, **talani**, *Leporinus friderici* et **hawahawa**, *Geophagus barreni*. En dehors du **pasina**, *Myloplus rubripinnis* et de **kulumata**, *Semaprochilodus varii*, toutes les autres espèces sont prédatées en très faible quantité, souvent l'unité. **Jeikë**, *Tomates lebailli* et **watau**, *Myloplus planquettei* sont deux espèces endémiques du haut-Maroni. Il est très valorisant pour un pêcheur de prélever ces deux espèces qui sont considérées comme des prises de choix et très appréciées des Wayana. Avec le milieu, leur statut endémique et cette représentation positive et valorisante pourraient former ensemble patrimonial, qui lie un environnement unique, des espèces endémiques et un groupe d'hommes.

En l'absence d'une évaluation de la population par espèce, il est difficile de conclure que les espèces peu pêchées sont peu abondantes et que c'est pour cela qu'elles sont moins représentées dans l'échantillon. Ceci peut par contre être l'indication d'une spécialisation des techniques de pêche sur certaines espèces.

On peut remarquer que certains poissons sont abondamment pêchés pendant une expédition et absolument pas pendant une autre. C'est par exemple le cas de **walak** pour lequel aucune prise n'a eu lieu pendant la première expédition et **asitau**, **hawahawa**, **kulumata** pour lesquels aucune prise n'a eu lieu pendant la seconde expédition. Ceci peut s'expliquer par les différents milieux qui ont été exploités pendant ces deux expéditions. Au cours de la première, ce sont essentiellement des zones d'eau calme qui ont été pêchées où le **tramail** s'est révélé le plus efficace et où les **walak** ne vivent pas. C'est d'ailleurs ce qui ressort des résultats du tableau VIII qui présente les résultats des prises par technique. Au cours de la seconde expédition, la zone pêchée a été une zone de rapides dans laquelle vivent **walak**, **molokoimë**, et **talani**. Dans ce type de milieu, c'est la pêche à la volante qui a été privilégiée comme technique d'exploitation. Les tableaux IX et X présentent les espèces capturées avec le tramail et la pêche à la volante. Le tramail agit sur un spectre large d'espèces avec 21 espèces extrêmement diverses avec une majorité de Cichlidés en nombre. La pêche à la volante est spécialisée sur les Anostomidae et les Characidae frugivores.

Les autres techniques sont tout à fait marginales en terme de production. L'épervier est le plus utilisé après le tramail et la pêche à la volante. Les espèces capturées ont été **kulumata** et **laku**, *Acnodon digacanthus*. Les trappes ont été exceptionnellement peu rentables pendant ces deux expéditions et en général davantage d'**aimala** sont capturés. La pêche au fusil-harpon est spécialisée pour sur le **jeikë**, *Tometes lebaili* et accessoirement le **pëne**. La pêche à la ligne



Photo n°15 – Le walak *Leporinus lebaili*.



Photo n°16 – Un magnifique jeikë *Tometes lebaili* prélevé au fusil-harpon

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

Tableau IX - Espèces capturées avec le tramail

Ordre	Famille	Identification	Identification retenue	Tramail			
				Total Nb de poissons	Nd de poissons en %	Poids (kg)	Poids total en %
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Serrasalmus rhombeus</i>	pène	12	9,8%	18,0	25,5%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Myelus rhomboidalis</i>	asitau	6	4,9%	11,5	16,3%
Perciformes	Cichlidae	<i>Geophagus harreri</i>	hawahawa	47	38,5%	9,4	13,3%
Characiformes	Erythrinidae	<i>Hoplias aimara</i>	aimala	2	1,6%	8,6	12,1%
Characiformes	Curimatidae	<i>Prochilodus reticulatus</i>	alumasi	5	4,1%	4,3	6,2%
Characiformes	Curimatidae	<i>Semaprochilodus varii</i>	kulumata	5	4,1%	4,3	6,2%
Characiformes	Anostomidae	<i>Leporinus frederici</i>	talani	7	5,7%	4,3	6,1%
Characiformes	Characidae	<i>Brycon falcatus</i>	molo koimè	4	3,3%	3,2	4,5%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Myloplus rubripinnis</i> (= <i>Myloplus luna</i>), anc. <i>Myelus rubripinnis</i>	pasina	2	1,6%	1,8	2,5%
Perciformes	Cichlidae	<i>Geophagus surinamensis</i>	kulisajek	9	7,4%	1,4	1,9%
Siluriformes	Loricariidae	<i>Pseudancistrus barbatus</i>	pèle	5	4,1%	0,8	1,1%
Siluriformes	Ageneiosidae	<i>Ageneiosus brevifilis</i>	mitala	1	0,8%	0,6	0,9%
Siluriformes	Doradidae	<i>Doras cf. micropoeus</i>	oko nosu	3	2,5%	0,6	0,9%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Serrasalmus humeralis</i> (= <i>Pristobrycon eigenmanni</i>)	pène nipéma	6	4,9%	0,6	0,8%
Characiformes	Hemiodidae	<i>Hemiodus unimaculatus</i>	épui	2	1,6%	0,4	0,6%
Characiformes	Characidae	<i>Cynodon meionactis</i> (<i>Cynodon aff. gibbus</i>)	elemaké	1	0,8%	0,2	0,3%
Characiformes	Characidae	<i>Cynopterus essequibensis</i>	elemaké	1	0,8%	0,2	0,3%
Perciformes	Sciaenidae	<i>Pachypops fourcroyi</i>	nasau, masau, kulekle	1	0,8%	0,2	0,2%
Siluriformes	Loricariidae	<i>Hypostomus gymnorhynchus</i>	kawawa	1	0,8%	0,1	0,1%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Acnodon oligacanthus</i>	laku	1	0,8%	0,1	0,1%
Characiformes	Characidae	<i>Acestrognathus guianensis</i>	halataway	1	0,8%	0,1	0,1%
TOTAL				122	100,0%	71	100,0%

Tableau X - Espèces capturées avec la pêche à la volante

Ordre	Famille	Identification	Identification retenue	Pêche à la volante			
				Total Nb de poissons	Nd de poissons en %	Poids (kg)	Poids total en %
Characiformes	Anostomidae	<i>Leporinus lebaili</i>	walak	93	51,7%	55,8	41,4%
Characiformes	Characidae	<i>Brycon falcatus</i>	molokoimè	36	20,0%	28,8	21,4%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Myelus rhomboidalis</i>	asitau	11	6,1%	21,1	15,6%
Characiformes	Anostomidae	<i>Leporinus frederici</i>	talani	22	12,2%	13,4	10,0%
Characiformes	Erythrinidae	<i>Hoplias aimara</i>	aimala	1	0,6%	4,3	3,2%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Myloplus rubripinnis</i> (= <i>Myloplus luna</i>), anc. <i>Myelus rubripinnis</i>	pasina	4	2,2%	3,6	2,7%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Myloplus planquettei</i>	watau	2	1,1%	3,4	2,5%
Perciformes	Cichlidae	<i>Cichla ocellaris</i>	matawale	1	0,6%	1,5	1,1%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Serrasalmus rhombeus</i>	pène	1	0,6%	1,5	1,1%
Siluriformes	Ageneiosidae	<i>Ageneiosus brevifilis</i>	mitala	1	0,6%	0,6	0,5%
Characiformes	Characidae	<i>Chalceus macrolepidotus</i>	kalala	3	1,7%	0,3	0,2%
Perciformes	Cichlidae	<i>Crenicichla albopunctata</i>	kolopimpè	3	1,7%	0,3	0,2%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Serrasalmus striolatus</i> (= <i>Pristobrycon striolatus</i>)	pène nipéma	1	0,6%	0,1	0,1%
Characiformes	Serrasalminidae	<i>Serrasalmus humeralis</i> (= <i>Pristobrycon eigenmanni</i>)	pène nipéma	1	0,6%	0,1	0,1%
TOTAL				180	100,0%	134,8	100,0%

de fond a été peu utilisée et n'a permis aucune prise. Cette technique fonctionne mieux pendant la saison des pluies. Enfin, la pêche à l'arc est devenue tout à fait accessoire pendant ces deux expéditions. On remarquera que la technique de la nivrée n'a pas été utilisée, notamment parce que le niveau des eaux était exceptionnellement haut au cours du mois d'octobre 2008 et que par ailleurs aucune liane à nivrée n'avait été découverte avant le départ des expéditions.

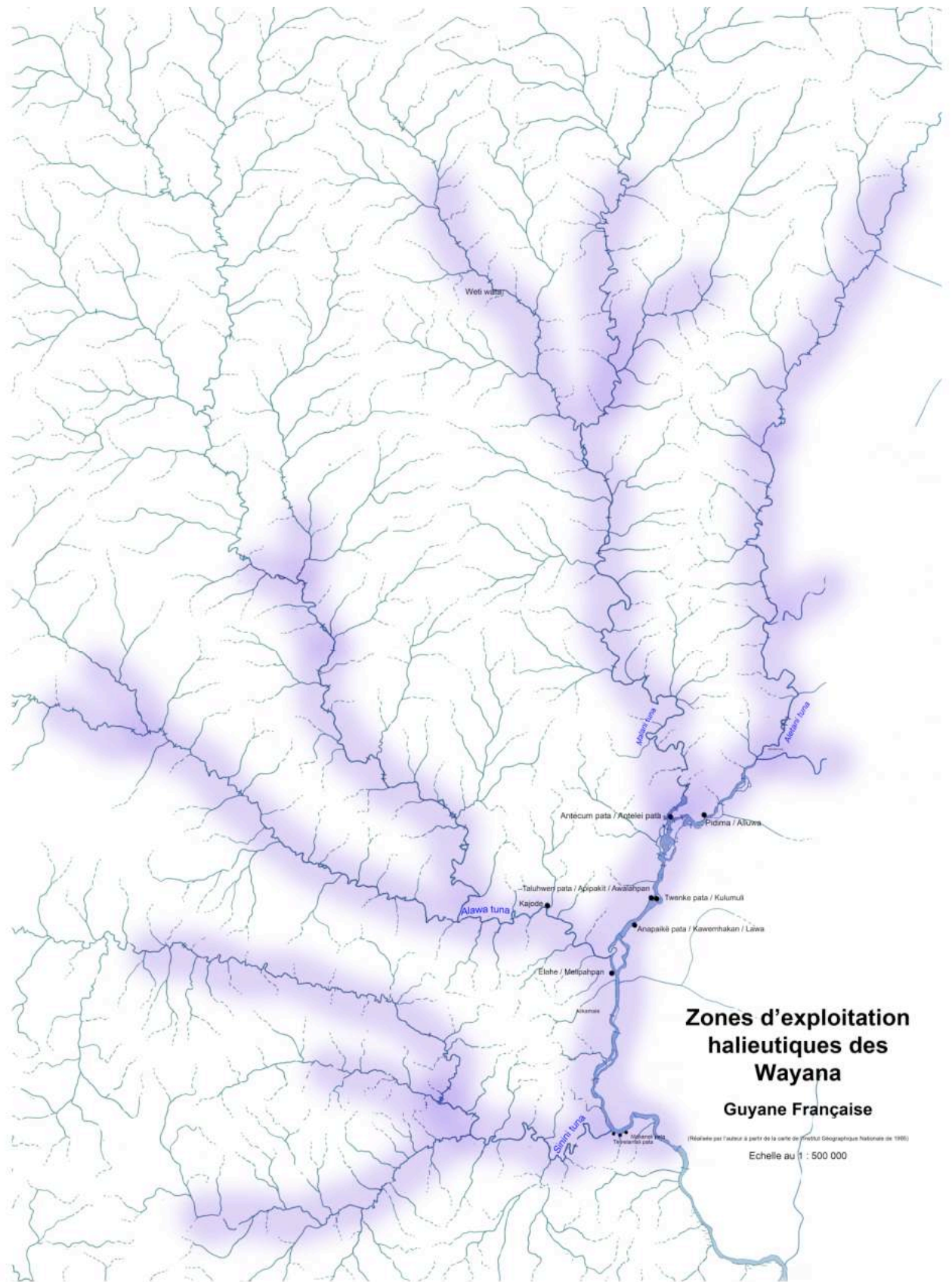
Malgré cet abandon relatif des techniques de pêche propres aux sociétés amazoniennes, en particulier la pêche à l'arc et dans une moindre mesure la nivrée, au profit de technologies importées comme le tramail ou le fusil-harpon, il faut rappeler que l'acquisition d'une technique exogène signifie bien plus ou bien autre chose qu'une volonté de maximiser ses ressources. « Les impasses épistémologiques où se sont engouffrées la sociobiologie et l'écologie culturelle témoignent assez des insurmontables apories entraînées par une conception finaliste du choix en termes de maximisation inconsciente » (Descola, 1994 : 330). « Au rebours du déterminisme technologique sommaire dont sont souvent imprégnées les théories évolutionnistes, on pourrait ici postuler que la transformation par une société de sa base matérielle est conditionnée par une mutation préalable des formes d'organisations sociales qui servent d'armature idéale au mode matériel de produire » (Descola, 1986, 405). Pour Descola, dans les sociétés non marchandes et plus particulièrement dans les sociétés sans classe, « une technique nouvelle ne saurait être adoptée dans ces sociétés si elle met manifestement en péril la reproduction à l'identique des objectifs du système socioéconomique et les valeurs sur lesquelles il se fonde. Cet effet d'inertie n'empêche pas l'acquisition de nouvelles techniques, mais elle en limite la portée » « Toute technique se résumant à une relation entre l'homme et la matière non vivante ou vivante (y compris lui-même), cette relation doit être *objectivable* », c'est-à-dire logiquement possible au sein de la totalité socioculturelle (Descola, 1994 : 331-332). Un raisonnement calqué sur un rapport coût/bénéfice ne rend pas compte de la complexité de l'adoption d'une technique exogène. Le concept magique d'« adaptation » qui fonctionne comme une véritable explication des mécanismes à l'œuvre dans un contexte sociologique et écologique déterminé. Mais cette explication, tautologique, est en réalité vide de sens. Si les conditions matérielles et écologiques ont une importance et imposent certaines limites, il n'y a pas ajustement automatique entre ces conditions et les solutions retenues par la société parmi plusieurs possibles. En élargissant le sujet, on pourrait dire que le problème posé est celui du regard, de l'écriture, de la façon de rendre compte des « autres » par rapport à « nous », tout en

soulignant la singularité des uns par rapport aux autres. La culture (ou la société) forme un ensemble de caractères systématiques (pas nécessairement harmonieux, fonctionnel, adapté, équilibré) régi par une loi d'ordre qui autorise certaines combinaisons et en interdit d'autres (A.- C. Taylor, 1988 : 29).

La mise en œuvre des techniques de pêche par les wayana n'ayant pas pour objectif d'atteindre des rations de calories, ni une accumulation de richesse, il convient de garder à l'esprit que le choix de telle ou telle technique pour exploiter une ressource renvoie à d'autres ressorts que la simple maximisation. La pêche est une source de plaisir pour ceux qui la pratique et ce plaisir peut guider le choix vers telle ou telle technique. Les techniques utilisées peuvent renvoyer à des modèles idéels de représentation et d'identification par rapport à d'autres personnes ou à d'autres groupes qui utilisent ces mêmes techniques ou qui en sont les pourvoyeurs. Si les Blancs sont jugés inadaptés à la vie en forêt, on leur reconnaît (y compris dans la mythologie) un grand pouvoir par leur maîtrise technologique exceptionnelle. Par ailleurs, comme dans bon nombre d'autres sociétés amazoniennes, et comme le note Descola à propos des Achuar, la pêche, comme la chasse, « est un commerce permanent avec un monde dominé par des esprits qu'il faut séduire, contraindre ou apitoyer par des techniques symboliques appropriées. Le savoir-faire technique est donc indissolublement lié au savoir-faire symbolique » (1986, 375). On pourra se référer au chapitre 2 du présent rapport pour un aperçu de la conception des non-humains.

Cartographie des zones d'exploitation

La carte page suivante donne une répartition des zones exploitées par les Wayana. Comme la carte n°2, cette carte est orientée du Sud vers le Nord, suivant la conception de l'espace wayana de l'amont vers l'aval. On voit sur cette carte que l'ensemble des fleuves et rivières du pays wayana est exploité ainsi que les criques affluentes. Chaque village dispose de zones privilégiées d'exploitation. Ainsi les habitants d'Antecum Pata exploitent le Malani (Marwini) et l'Aletani (Litani), les habitants de Twenke/Tahluwen exploitent les mêmes zones et y compris l'Alawa (Tampock), les habitants d'Elahe et de Kajode exploitent l'Alawa (Tampock) et les habitants des villages situés près de Maripasoula exploitent le Sinini (l'Inini). Bien qu'il



Carte n°4 – Carte des zones d'exploitation (surlignées en bleu).

n'existe pas de « propriété » des zones d'exploitation, il est tout de même mal considéré de se rendre trop souvent sur un territoire qui n'est pas son territoire naturel d'exploitation.

Il semblerait que les zones d'exploitation se soient étendues vers la source des fleuves depuis la sédentarisation des villages et l'apparition des moteurs hors-bords dans les années 1970. Toutefois, on dispose de peu de données sur ce sujet. La surface des zones exploitées est mal connue et il serait nécessaire de préciser les zones exactes exploitées en remontant vers les sources. Ainsi la carte page suivante peut être imprécise dans les zones en amont.

Les zones proches des villages apparaissent plus pauvres en gibier et poissons. Les anciens sentiers de chasse qui reliaient autrefois les villages entre eux ne sont plus utilisés. On préfère se déplacer en pirogue (Hurault, 1965, 61). D'une exploitation en zones concentriques autour du village, on est passé à une exploitation en épis le long des cours d'eau. Afin de pouvoir multiplier leurs déplacements vers de nouvelles zones d'exploitation, les Wayana doivent acheter des moteurs hors-bords et de l'essence. Les zones d'exploitation extensives d'hier sont devenues les zones d'exploitation intensives d'aujourd'hui. L'exploitation du territoire nécessite de nos jours des moyens financiers pour acquérir non seulement les immobilisations nécessaires à l'exploitation, mais aussi les consommables comme les cartouches et l'essence.

Techniques de conservation

Les poissons peuvent être boucanés sur un boucan, **kanpë**. Il s'agit d'une plateforme réalisée avec un clayonnage de bois et située entre 0,8 et 1 mètre du sol. Un feu est entretenu en permanence sous le boucan. Celui-ci est couvert par un toit de feuilles de palmiers afin de le protéger de la pluie. Les poissons sont retournés régulièrement. Ils restent sur le boucan entre 24 et 48 heures. Cette technique permet de conserver la viande pendant une quinzaine de jours.



Photo n°16 – Le boucan kanpë.

Certains poissons peuvent être salés, **posonsale**, parce qu'ils ne se conservent pas après avoir été boucanés. Il s'agit en particulier des **molokoimë**. Pour cela de profondes entailles sont pratiquées dans le corps du poisson à l'intérieur desquelles on fait pénétrer du sel. Les poissons ainsi préparés, **hautuh pan**, sont étalés sur les roches pour sécher au soleil.

Lorsque l'on part moins de 48 heures, on peut également emmener un congélateur **ahalamaten** (de **ahalamatse**, « froid ») que l'on charge sur la pirogue et que l'on remplit avec de la glace, **ahalamaten**, ou **tuna alëpïtpë** « de l'eau devenue dure ». On va acheter cette glace à Maripasoula, ce qui nécessite un aller-retour de 6 à 8 heures et n'est donc pas forcément très rentable.

Stratégie d'exploitation du territoire

Nous manquons de données sur l'évolution des ressources en poisson, en gibier, en produits collectés et sur la part de l'agriculture depuis que les Wayana ont sédentarisé leurs villages et adopté des armes de prédation importées. L'étude réalisée par Hurault en 1965 n'était pas spécifiquement centrée sur ce sujet. Les habitants du village de Tipiti étudiés par Hurault en 1962 pratiquaient traditionnellement peu la chasse. L'essentiel de leur activité était centré sur l'agriculture et la pêche (Hurault, 1965, 61). Hurault remarque en 1968 que le développement

croissant de la pêche à la nivrée conduit à un appauvrissement de la rivière, surtout en aval des sauts du Litani (1968, 6). Hurault rapporte avoir assisté en 1952 à une pêche collective dans les sauts du Litani qui permit de recueillir 30 à 50 kg de poisson par personne en deux heures de pêche. Mais le lendemain, le fleuve était jonché de poissons morts sur une dizaine de kilomètres.

Selon Ouhoud-Renoux à propos des Wayãpi, pêche et collecte sont une fois et demie plus importantes qu'en 1976-77. Ce sont les outils empruntés comme l'épervier et le trémail qui ont contribué fortement à augmenter de manière significative la production de poisson. Selon P. Grenand, l'épervier a fait son apparition chez les Wayãpi en 1977 (Ouhoud-Renoux, 1998 : 402). L'utilisation d'outils modernes permet d'optimiser la capture d'un nombre important d'espèces tout au long de l'année, comme celles du genre *Myleus* (Koumarou). Le filet droit contribue en outre à accroître la pêche de certaines espèces dont la production est saisonnière telles *Prochilodus rubrotaeniatus* (Kourimata) et *Leporinus friderici* (Carpe) et s'est étendue à des espèces jusqu'ici non consommées. Ces deux techniques permettent d'obtenir 42 % des prises. Les techniques de pêche traditionnelles restent malgré cela prépondérantes. Les Wayãpi ont également amélioré leurs rendements à l'aide de la canne et des lignes de fond en sélectionnant la qualité des hameçons, du nylon ou des bas de ligne en acier. Ils disposent également de davantage de trappes. L'adoption de ces techniques a eu des conséquences. La densité de certaines espèces comme les Aïmaras et *Myleus paxu* a chuté dans la zone d'exploitation intensive et le poids moyen de certaines autres a diminué. Le nombre de sorties à la chasse est deux fois moins important entre 1976-77 et 1994-95, tandis que le nombre de sorties de pêche est deux fois supérieur (Ouhoud-Renoux, 1998 : 410). Les zones de chasse sont aujourd'hui plus éloignées et plus coûteuses (cartouches, carburant) à exploiter que les zones de pêche qui constituent une ressource disponible et relativement stable toute l'année.

Mes observations des Wayana semblent indiquer les mêmes tendances. Comme les Wayãpi, les Wayana ont adopté le fusil, des moyens de pêche occidentaux et se sont sédentarisés. Ils explorent tous les écotones situés sur leur territoire. La sédentarisation contribue à affaiblir la densité de certains gibiers (Hames et Vickers, 1982 : 363) comme les gros mammifères, ce qui a également été observé par Hawkes et Hill (1983 : 165). Si les stratégies d'exploitation ont évolué, le mode de subsistance des Wayana a été jusqu'ici perpétué peut-être grâce à une meilleure exploitation des ressources jusqu'alors sous-exploitées comme ce fut le cas chez les Achuars selon Descola cité par Chacon (2001 : 135). Les Wayana ne semblent pas adopter de

politique de gestion à long terme des ressources. Mais on peut estimer que l'extension des zones d'exploitation permet d'assurer correctement le maintien de la population des différentes espèces exploitées. Mon expérience dans une zone d'exploitation extensive montre à priori, qu'après 30 années de villages sédentaires et de prédation avec des armes importées, la zone d'exploitation extensive reste un sanctuaire bien pourvu en ressources. Mais des études sont nécessaires pour connaître réellement les niveaux des ressources halieutiques et pour faire face à la sédentarisation et au développement de la population wayana sur le bassin du Litany.

Retour au village : partage des ressources

Les animaux prélevés sont partagés par parts égales entre les représentants des familles ayant participé à une expédition de pêche et de chasse. Si de gros animaux/poissons ont été capturés, celui qui est l'auteur de la capture peut le garder. Lorsque quelqu'un a prêté sa pirogue ou fourni de l'essence, il obtient également une part des animaux ramenés. La distribution a lieu sur le débarcadère du village. Si la quantité capturée est importante, une partie peut être revendue ou échangée dans le village. Immédiatement, les femmes préparent un repas avec le gibier fraîchement apporté.

Depuis au moins les années 1960, certains Wayana commercialisent la viande et le poisson qu'ils capturent, notamment auprès des Boni en descendant à Maripasoula. Le kilogramme de coumarou peut se négocier jusqu'à 15 euros, ce qui aiguise les appétits. Toutefois, cette vente est devenue illégale et interdite par la gendarmerie qui veille parfois sur le débarcadère de Maripasoula. Par ailleurs, elle est mal considérée par certains Wayana car cette forme d'exploitation détourne les objectifs premiers de la prédation en appauvrissant la rivière au détriment de la prédation vivrière. Un chasseur qui tue trop de gibier ou de poisson ou qui ne redistribue pas une partie de sa production ou encore qui donne trop de gibier, a un comportement déviant. Le chasseur qui acquiert du prestige est celui qui adopte une attitude conforme à la norme. Par conséquent, la notion de rentabilité est relative. Le système ne lui donne pas de sens, ou plutôt, l'acte de rentabiliser est insensé.

Le poisson dans la consommation wayana

La langue Wayana ne possède pas de terme pour désigner la nourriture, le concept « nourriture », mais propose d'entrée de jeu des catégories alimentaro-culinaires », comme **tehim** (viande et poisson) (Schoepf, 1979 : 6). Le poisson est considéré comme de la « viande », de la bonne nourriture sans danger pour la santé. Aujourd'hui, les femmes enceintes ne doivent pas manger certains poissons (par exemple **kalanale** *Leporinus fasciatus*) selon les recommandations des chamanes, car ce sont des chenilles. La chenille peut aller sur l'enfant. **Tëhem man wayana oïme** « La viande est la nourriture des Wayana » (Chapuis, 1998, 794). **Atuktop**, littéralement « le repas où l'on mange la viande » est « le repas où l'on mange vraiment », car « pour un Wayana, on ne mange vraiment que si l'on mange de la viande » (Schoepf, 1979 : 7). L'élément carné est donc essentiel dans l'alimentation des Wayana et renvoie à la classe sexuelle des pourvoyeurs : les hommes. D'autres repas associent des catégories alimentaro-culinaires uniquement constituées de produits qui proviennent de l'exploitation des femmes. Mais on ne consomme quasiment jamais des produits acquis par les hommes avec des produits acquis par les femmes (Schoepf, 1979 : 9).

Comme indiqué dans la première partie de ce rapport, il semble que les non-humains, animaux et plantes par exemple soient dotés d'une essence similaire à celle des humains et sont donc également des « personnes » animés d'une conscience et d'une intentionnalité. C'est le corps qui diffère et qui semble conditionner le mode de vie. Par conséquent, la culture ne serait pas le propre de l'homme et les non-humains possèderaient une vie sociale identique et calquée sur celle des humains. Humains et non-humains entretiendraient des relations de personne à personne. Dans ce cas il existe plusieurs domaines à étudier. On peut les évoquer ici. D'abord, tout homme doit entretenir des rapports d'intelligence avec le gibier et avec les esprits qui le contrôlent pour pouvoir chasser et pêcher efficacement. Il doit réaliser ses prélèvements avec modération afin de ne pas heurter le maître de chaque espèce animale et ne pas s'attirer la vengeance de ces derniers. Le « sang » des animaux « nourrit ». Plus gros est l'animal, plus fort sera le « sang ». Mais surtout plus son sang sera puissant, plus

il aura de **jolok**³⁰ donc plus il y aura de danger à le consommer. Toute particularité ou bizarrerie d'un animal signe un **jolok** puissant et peut le faire entrer dans la catégorie des aliments tabous (poisson carnivore, lenteur du paresseux, frissonnement du daguet, ...). La place de l'animal dans la mythologie conditionne également la puissance offensive du couple sang/**jolok**. De plus, les carnivores en général et les animaux à odeur forte sont également exclus des animaux consommables. Aujourd'hui, ces catégories sont variables d'un individu à l'autre. Tout dépend si l'**omole**³¹ de la personne « en veut ». On ne trouve pas d'espèces de poissons dont la consommation est prohibée mais des mammifères comme le daguet rouge, du jaguar, de l'anaconda, du puma, ou des oiseaux comme le vautour-pape. La préparation des aliments, leur mode de cuisson est un moyen de réguler la puissance **jolok**/sang et de répondre au paradoxe : c'est le sang qui nous nourrit/Manger du sang est dangereux. Le bouilli est le mode idéal car la viande blanchit, sans faire disparaître le principe vital. Ne pas respecter ces principes occasionnent une altération du sang/**omole** de l'humain et lui fait fabriquer davantage d'**akuwalinpé**³² : maladie, vieillissement prématuré, ... (Chapuis, 1998 : 777 – 829).

Le poisson est préparé au court-bouillon assaisonné d'une sauce au piment. En 1965, Hurault avait relevé que les Wayana consommaient entre 300 et 800 g. de poisson par jour et par personne (1965 :84). Chapuis cite des études réalisées par Chodkiewicz en 1981³³. Dans ces études, l'auteur trouve une ration protéique nettement inférieure à celle observée par Hurault. Il peut s'agir d'un effet de la sédentarisation et de l'épuisement progressif des ressources halieutiques et cynégétiques du bas Litani. Le régime wayana lui paraît très satisfaisant comparativement à celui d'autres populations amazoniennes. Chodkiewicz observe également que, contrairement aux informations collectées par Hurault, plus de la moitié de la ration

³⁰ Ce sont des entités non-humaines, des êtres puissants, monstrueux, cannibales, invisibles et éternels.

³¹ L'**omole** est à la fois l'image intérieure de l'unité corporelle et le siège du principe vital fondamental, effectueur des instructions de Kujuli (dieu créateur), énergie en charge des actes de vie et de survie : production, reproduction, alimentation. Cette définition correspond à l'**omole** interne qui est localisée dans le corps. Elle est le double du sang. Trois autres **omole** peuvent être définis : **pija** ou **omole** externe est l'ombre portée. C'est la chaleur du corps qui prend en charge les produits nocifs et souillés de l'existence. **Omole** de l'ancêtre ou **jasi** qui personnalise le principe vital **omole** et explique certaines ressemblances de caractère comme le courage, l'intelligence, la force, ... Enfin **ewu amole** qui est le reflet dans la pupille de quelqu'un. Elle a pour rôle de permettre une vue simple et claire (Chapuis, 1998 : 591 et s.). La perte de l'**omole** est une des maladies les plus redoutées par les Wayana.

³² L'être humain subit une érosion, le vieillissement, qui mène inéluctablement à la séparation du corps et de l'**omole**. Cette énergie regagne les cieux, après épreuve, pour poursuivre une existence tranquille. La matière poursuit une existence terrestre sous forme d'**akuwalinpé**.

³³ Ces études ne sont pas publiées et se trouvent à l'ORSIOM de Cayenne : *Gasolin and proteins* (1981) et *Assessment of the nutritional and health status of the Wayana* (French Guiana) (1981).

protéique provient de la chasse, et 41 % seulement pour la pêche, le reste de la cueillette. Pour Chodkiewicz, la sédentarisation s'est accompagnée d'une diminution des ressources locales en protéines, elle-même probablement en partie imputable à l'impact du fusil (cette dernière assertion est tirée de Ouhoud-Renoux qui lui aussi a exploité l'étude de Chodkiewicz (Ouhoud-Renoux, 1998 : 424)). Les Wayana ont pu répondre à cette situation grâce aux moteurs à essence qui leur a permis d'étendre leur territoire de chasse et de pêche. Les observations de Chodkiewicz font également apparaître que de l'aval vers l'amont, la ration protéique croît régulièrement. Elle est trois fois supérieure dans le dernier village (Malavate) qu'elle ne l'est dans le premier (Twenke) (Chapuis, 1998 : 790). Pagezy & Jégu (2004), avaient noté une consommation de 268 g à 390 g par adulte et par jour selon le sexe et l'âge et jusqu'à plus de 600 g par pêcheur au cours des expéditions de pêche. Mais les données contemporaines sur l'ensemble de la consommation font défaut pour une analyse plus complète de ce sujet.

L'économie et le poisson

Jusqu'en 1950, les Indiens Wayana vivaient presque entièrement dans une économie de subsistance autonome. Ils produisaient presque tout ce qui leur était nécessaire. Ils n'utilisaient pas de monnaie, et ne pratiquaient pas le travail salarié. Ils faisaient l'acquisition d'outils en fer, d'étoffe rouge et de perles, par échange auprès des Boni contre des chiens de chasse, des hamacs et des flèches. En vue de pouvoir faire l'acquisition de fusils, de moteurs (et donc de cartouches et d'essence), les Wayana se sont soumis au travail salarié temporaire, notamment au BRGM, quelques mois par an (Hurault, 1965, 119). Depuis les années 1950, l'économie s'est ouverte. La pêche constituait la principale activité des Wayana après l'agriculture (Hurault, 1968). En 1965, les expéditions de pêche pour la vente de poisson représentent entre 19 et 8,5 % de l'activité des Wayana observés par Hurault. Les travaux salariés représentaient entre 16,5 et 11,5 % de l'activité des Wayana. La pêche représentait en moyenne 13 h 15 de travail par semaine. Hurault fait remarquer que les Wayana sont d'excellents pêcheurs et qu'il ne faut en moyenne que 1 h 30 à un indien pour prendre 1 kg

de poisson (contre 2 à 3 h pour les Noirs Réfugiés). Le déplacement aisé et continu des villages (tous les 6 ans en moyenne) permettait de se rapprocher des zones de pêche les plus riches. Hurault fait également remarquer que les habitants du village de Twenke situé dans une zone proche des centres créoles où la rivière est pauvre depuis les pêches à la nivrée commerciales excessives, pratiquent davantage la chasse que dans les autres villages. Il a évalué à 11 h le temps consacré à la chasse chaque semaine et à 17 h le temps consacré à la pêche dans ce village, contre respectivement 3 h et 10 h dans le village Tipiti. Ce village se trouvait en amont des sauts du Litani et avait conservé une économie plus traditionnelle. Ces 11 h de chasse consomment, sous forme de cartouches, une grande partie des ressources générées par la pêche commerciale. Par conséquent, lorsqu'un village se trouve dans une zone pauvre en poisson, il a davantage recours à la chasse. Comme il a besoin de cartouches depuis que l'arc a été abandonné, il doit générer davantage de revenus et perd ainsi tous les avantages procurés par les technologies acquises.

A cette époque, le besoin d'acquérir ces biens provoquait l'absence des hommes des villages pendant près d'un tiers de chaque année. Selon Hurault, ces absences sont pour une part responsables de l'instabilité des ménages et donc des transformations des relations de parenté entre les Wayana. Ces transformations sont aussi en partie à l'origine des scissions fréquentes des villages puisqu'elles engendrent jalousie, divorce, brouilles... Mais ces transformations n'ont pas nui au genre de vie des Amérindiens. Ainsi l'adoption par les Wayana d'objets importés, comme le remplacement de l'arc par le tramail ou l'épervier avait fait faire à la société un pas vers une économie monétarisée. Les moyens d'exploitation du territoire sont devenus des objets importés. Ces objets consomment quotidiennement (carburant, fil de nylon, ...). Pour se procurer ces biens, c'est-à-dire l'argent nécessaire à l'acquisition de ces biens, les Wayana fabriquent de l'artisanat qu'ils font vendre à Cayenne, vendent une partie de leurs produits de chasse et de pêche, et touchent des revenus sociaux.

Aujourd'hui, le schéma est sensiblement le même que celui mis en place dans les années 1960 avec une intensité peut-être supérieure dans la mesure où la population wayana est en croissance démographique que chaque homme possède un moteur hors-bord. Hurault indiquait que les villages restaient rarement plus de dix ans au même emplacement et qu'en moyenne, les Wayana déplaçaient leurs villages tous les cinq à six ans. Lapointe parle d'une durée identique pour les Wayana du Paru (1971 : 81), mais Grébert avait constaté des durées beaucoup plus courtes : deux ou trois ans (Grébert, [1938] 2001 : 61). Il indiquait également

que les Wayana n'avait pas de culte des ancêtres et aucun cimetière. Les tombes étaient abandonnées peu d'années après avoir déplacé le village. « Rien ne vient freiner leur penchant au nomadisme » (Hurault, 1965, 24). Les raisons qui poussaient les Wayana à déplacer leurs villages étaient les suivantes : crainte d'influences maléfiques, décès et enterrement d'un proche parent, mésentente familiale, et ravage des fourmis-manioç dans les cultures.

Aujourd'hui, des villages comme Antecum Pata existent depuis 1967 (Cognat, 1977 : 80). Sédentarisation et adoption des technologies importées nouent une relation réciproque. D'un côté, la sédentarisation a en partie pour origine la nécessité qu'ont les populations à rester proches des canaux de distribution des objets importés dont elles ont quotidiennement besoin comme les cartouches ou l'essence. D'ailleurs la création de Maripasoula coïncide avec le début de la sédentarisation des villages. Bien sûr, d'autres raisons comme la scolarisation, l'incitation des pouvoirs publics, expliquent cette sédentarisation. Nous avons vu que les modalités d'exploitation du territoire avaient été modifiées en raison de la sédentarisation qui raréfiait le gibier et le poisson autour des villages. Grâce au moteur hors-bord et aux armes occidentales, il est possible de se rendre facilement dans des zones d'exploitation éloignées capables de subvenir aux besoins du village et qui évitent de le déplacer. Ceci est également vrai pour les abattis. Des moyens de locomotion motorisés rendent possible l'accès à des zones cultivables éloignées du village. Ceci constitue une raison majeure qui permet la sédentarisation, l'abattis fournissant une part très significative des ressources des Wayana.

CONCLUSION

Comme l'indique la liste des techniques utilisées, les Wayana emploient un nombre important de techniques très diversifiées. Elles mettent en jeu un stock important de connaissances dans leur mise en œuvre et font appel à une connaissance très étendue du milieu naturel. Ce n'est pas moins de 170 espèces de poissons qui sont décrites par les Wayana et pour la plupart capturées et consommées. Une quinzaine d'espèces végétales et animales est exploitée pour la confection d'objets servant à l'exploitation (arcs, canne à pêche) ou pour être employée comme appâts. Un lexique complet accompagne ces activités qui génèrent et utilisent des réseaux sociaux. Ces pratiques s'inscrivent dans une perception et un rapport au milieu naturel très différents de la perception et du mode de relations que nos sociétés ont forgés avec leur environnement. Certaines de ces techniques, en particulier la nivrée, la pêche à l'arc et la pêche à la volante, témoignent d'une connaissance parfaite du milieu, d'une qualité du milieu, d'une interaction entre plantes, hommes et animaux qui constituent une valeur patrimoniale indéniable et dont la connaissance doit être préservée. C'est cet ensemble qui forme un véritable patrimoine, à la fois pratique et ontologique.

De même, avec le milieu, le statut endémique de certaines espèces comme *jeiké*, *Tometes lebailli* et *watau*, *Myloplus planquettei* et une représentation positive et valorisante de leur capture, constitue un ensemble patrimonial qui lie un environnement unique, des espèces endémiques et un groupe d'hommes.

Les techniques de pêche illustrent une répartition classique en Amazonie des tâches entre les hommes et les femmes et des stratégies d'exploitation du territoire ciblées sur certaines espèces. Il convient de garder à l'esprit que le choix de telle ou telle technique pour exploiter une ressource renvoie à d'autres ressorts que la simple maximisation. La pêche est une source de plaisir pour ceux qui la pratique et ce plaisir peut guider le choix vers telle ou telle technique. Les techniques utilisées peuvent renvoyer à des modèles idéels de représentation et d'identification par rapport à d'autres personnes ou à d'autres groupes qui utilisent ces mêmes techniques ou qui en sont les pourvoyeurs. Par ailleurs, comme dans bon nombre d'autres sociétés amazoniennes, et comme le note Descola à propos des Achuar, la pêche, comme la chasse, « est un commerce permanent avec un monde dominé par des esprits qu'il faut séduire, contraindre ou apitoyer par des techniques symboliques appropriées. Le savoir-faire technique est donc indissolublement lié au savoir-faire symbolique » (1986, 375).

Chapuis avait observé que le partage du produit de la chasse et de la pêche était en désaffection au profit de sa commercialisation, ainsi qu'un accroissement de la quantité et de la diversité des produits importés avec des phénomènes de mode, comme le riz par exemple (Chapuis, 1998 : 791). Pour les Wayana, deux phénomènes sont aujourd'hui déterminants. Avec la sédentarisation, les ressources en gibier et poisson viennent à manquer. Parallèlement, des aliments importés ont fait leur apparition comme le sucre, le sel, le café, mais surtout, des aliments comme le riz qui a tendance à remplacer la cassave, la bière qui remplace la bière de manioc, les conserves qui remplacent le gibier. Ceci traduit non seulement une augmentation des contacts avec le monde extérieur et une monétarisation des échanges, mais surtout, cela conduit à la mutation de l'ensemble des croyances sur la puissance du couple sang/**jolok** et sur la cuisine, donc une mutation sociale profonde. Cette limitation des ressources, associée au matérialisme occidental qui influence la société, participe à la rupture des interdits, notamment alimentaires, qui sont de plus en plus fréquents. « Tout se passe comme si Kujuli avait piégé le monde d'ici-bas à l'intention de l'homme, comme s'il avait placé en chaque élément qui y siège un mécanisme « automatique » qui se déclenche à la moindre défaillance humaine [...] Grâce à cette représentation la société place la punition hors d'elle [...] Externalisé, le contrôle social peut jouer à plein son rôle » (Chapuis, 1998 : 833). Les interdits sont de moins en moins respectés. Chacun fait des essais, en mesure les conséquences.

Toutefois, ce patrimoine est actuellement en proie à d'autres menaces directes et indirectes. En effet, nous avons pu noter au cours du travail de terrain que la connaissance du milieu était moins précise chez les jeunes générations, sans pouvoir en attribuer l'origine exacte (apprentissage en cours ou bien perte de savoir?). Par ailleurs, le savoir est indirectement en proie aux menaces qui pèsent sur le milieu naturel. Il s'agit en premier lieu du développement de l'orpaillage illégal qui, malgré les efforts des autorités, ne cesse de coloniser des zones de plus en plus étendues à l'intérieur des zones de droit d'usage des Wayana. Cet orpaillage a notamment pour conséquence d'augmenter la turbidité des eaux ce qui perturbe grandement les activités des espèces et s'accompagne d'une pression de pêche des orpailleurs.

Il paraît urgent que les Wayana prennent en main la valeur de leur patrimoine et qu'ils le défendent.

Planches photographiques



Pêche à la volante au milieu du fleuve.



Un **asitau** *Mylenus rhomboidalis* est pris.



Les **molokoimë** *Brycon falcatus* ont été salés et sont mis à sécher.



Arc et pointes de pêche.



Pêche à la volante le long des berges.

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche



Poisson **matawale** *Cichla ocellaris*.



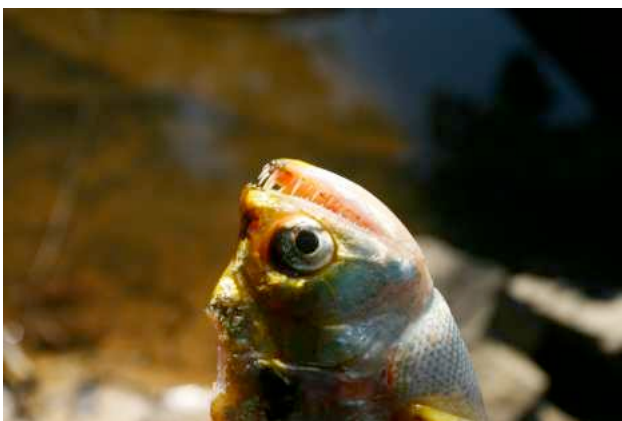
Poisson **ëkëmu** *Hemisorubim platyrhynchos*.



Le **pëne** *Serrasalmus rhombeus* a une machoire redoutable.



Le **pëne nipëma** *Serrasalmus humeralis* est un petit piranhas.



Elemakë *Cynodon meionactis*, un autre petit prédateur.



Wapa *Eperua falcata* en fleurs. On pêche avec ses fruits.



Pêche à l'épervier **wëpjia**.



Pêche à l'arc dans les zones calmes.



Pêche à la volante dans les sauts.



Katali (catouris ou hottes de portage) réalisés en feuilles de palmier **wasay**.



Relève du filet **pijawaimë**.



Un **pëne** *Serrasalmus rhombeus* pris au fusil harpon.

BIBLIOGRAPHIE

BERLIN, B., BREEDLOVE, D. & RAVEN, P., 1973, « General principles of classification and nomenclature in folk biology » *American anthropologist*, n°75.

BONJEAN, G., MARTIN, E., 1999, *Ans*, Ed. Emotion primitive, Saint Egrève.

CAMARGO, E., 1996, Aspect de la phonologie du wayana, *Amerindia* 21, p. 115-136

CAMARGO, E. & KULIJAMAN, M., 2007, Kaptëlo : L'origine du ciel de case et du roseau à flèches, Paris: GADEPAM-CTHS, 124. p.

CHACON, J., 2001, *Testing the energy maximization and time minimization hypothesis : the effects of shotgun technology on Achuar Indian hunting*, Thèse, Université de Californie, Santa Barbara.

CHAPUIS, J., 1998, *La personne wayana, entre sang et ciel*, Thèse, Université d'Aix-Marseille.

CHAPUIS, J., 2003, *Wayana eitphonpë, (Une) histoire (orale) des indiens wayana*, Editions Ibis Rouge, Guyane.

CHAPUIS, J., 2008, *L'ultime fleur ekulunpi tihmelë, Essai d'ethnogenèse wayana*, Encyclopédie wayana, dir. Eliane Camargo & Pierre Grenand, Fascicule 1, Presses universitaires, Orleans.

CHIARA, V., HEATH, E.G., [1977] 2000, *Brazilian Indian Archery*, Ed. The Simon archery Foundation, Manchester, England.

COGNAT, A., 1977, *Antecum ou une autre vie*, Ed. Robert Laffont, Paris.

CREPEAU, R., 1990, L'écologie culturelle américaine et les sociétés amazoniennes, In *Recherches américanistes au Québec*, XX(2), p. 89-104.

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

CRESSWELL, R., 1996, *Prométhée ou Pandore ? Propos de technologie culturelle*, Ed. Kimé, Paris.

DAVY, D., 2007, « *Vannerie et vanniers* », *Approche ethnologique d'une activité artisanale en Guyane française*, thèse de doctorat en ethnologie, Université d'Orléans.

DESCOLA, P., 1986, *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

DESCOLA, P., 1994, Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarí ? Généalogie des objets et anthropologie de l'objectivation, In *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, LATOUR, B., LEMONNIER, P., Ed. La découverte, Paris, p. 329-344.

DESCOLA, P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Bibliothèque des sciences humaines, NRF, Ed. Gallimard.

FLEURY, M., 1999 - Dénomination et représentation des végétaux en forêt tropicale : étude comparative chez les Amérindiens wayana et les Noirs marrons aluku de Guyane française, In Bahuchet S., Bley D., Pagezy H., Vernazza-Licht N. (Ed.) *L'homme et la forêt tropicale*, Ed de Bergier, SEH : 31-44.

GREBERT, R., 2001, *Regard sur les Amérindiens de la Guyane française et du territoire de l'Inini en 1930*, Ed. Ibis Rouge, Cayenne.

GRENAND, P., 1980, *Introduction à l'étude de l'Univers Wayâpi, Ethnoécologie des Indiens du Haut-Oyapock (Guyane française)*, SELAF, Paris.

GRENAND, Pierre, 1982, *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire "Wayâpi"*, Paris, ORSTOM, 1982, Travaux et documents de l'ORSTOM.

GRENAND, P. & F., 1979, « Les Amérindiens de la Guyane française aujourd'hui : éléments de compréhension ». In *Journal de la société des Américanistes*, t. 66, Paris, p. 361 – 382.

GRENAND, P. & MORETTI, C., 1982, Les nivrées ou plantes ichtyotoxiques de la Guyane française, *Journal of Ethnopharmacology*, 6, 139-160.

HAMM, J., BAKER, T., MASSEY, J., 1992, *The traditional bonyer's bible*, Ed. Bois d'arc Press, Texas, USA.

HAMES, R., VICKERS, W., 1982, "Optimal foraging theory as a model to explain variability in Amazonian hunting". In *American Ethnologist*, n° 9(2), p. 358

HAWKES, K., HILL, K., 1983, "Neotropical hunting among the Aché Eastern Paraguay", In *Adaptive responses of Native Amazonians*, Hames, R., Vickers, W., Ed. Academic Press, New York, p. 139

HURAUULT, J., 1961, « Les Indiens Oayana de la Guyane française », In *Journal de la Société des Américanistes*, t. 50, Paris, p. 135-185.

L'inventaire des techniques halieutiques des wayana de Guyane française en saison sèche

HURAUULT, J., 1965, *La vie matérielle des noirs réfugiés Boni et des Indiens Wayana du Haut-Maroni, Guyane française : agriculture économie et habitat*, ORSTOM, Paris.

HURAUULT, J., 1968, *Les indiens Wayana de la Guyane française : structure sociale et coutume familiale*, ORSTOM, Paris.

HURAUULT, J., [1972] 1989, *Français et Indiens en Guyane : 1604-1972*, Ed. Guyane Presse diffusion, Cayenne.

JEGU, M., KEITH, P., FISCH-MULLER, S., FOSSATI, O., MEUNIER, J., 2004, Les rapides et leur peuplement, MEUNIER, F.J. (Coord.) *Piranhas enivrés, des poissons et des hommes en Guyane*, Société Française d'Ichtyologie, Réunion des Musées Nationaux éditeurs.

KEITH, P., PAGEZY, H., CARRIERE, S., 2004, Les hommes et le milieu, MEUNIER, F.J. (Coord.) *Piranhas enivrés, des poissons et des hommes en Guyane*, Société Française d'Ichtyologie, Réunion des Musées Nationaux éditeurs.

LAPOINTE, J., 1971, *Residence Patterns and Wayana Social Organization*, Ph.D Anthropology, Ann Arbor, Columbia University.

LEBLOND, J.B., 2001, *Mémoires de Jean-Baptiste Leblond, 4 novembre 1789*, Archives nationales, fonds des colonies F3 21 , F0 608, Éd. du CTHS, Paris.

LEMONNIER, P., 1976, La description des chaînes opératoires : contribution à l'analyse des systèmes techniques, In *Techniques et cultures*, 1, p. 100-151.

LENAERTS, M., (2004). *Anthropologie des Indiens Ashéninka d'Amazonie: nos soeurs Maniô et l'étranger Jaguar*. Paris, L'Harmattan.

LEROI-GOURHAN, A., 1971, *Evolution et techniques*, Vol. 1 : « L'homme et la matière », Sciences d'aujourd'hui, Ed. Albin Michel, Paris.

LEVI-STRAUSS, C., 1962, *La pensée sauvage*. Plon, Presse Pocket.

MARTIN, E., 2003, *De l'arc vers de nouveaux moyens de prédation : mutations chez les Wayana de Guyane française*, Mémoire de maîtrise, Paris X Nanterre.

MAUSS, M., [1950] 1934, Les techniques du corps, In *Sociologie et anthropologie*, Quadrige, P.U.F., Paris.

MEUNIER, F., FERMON, Y., JEGU, M., KEITH, P., 2004, Les piranhas et les kumarû : diversité et biologie, MEUNIER, F.J. (Coord.) *Piranhas enivrés, des poissons et des hommes en Guyane*, Société Française d'Ichtyologie, Réunion des Musées Nationaux éditeurs.

OUHOUD-RENOUX, F., 1998, *De l'outil à la prédation : technologie culturelle et ethno-écologie chez les Wayâpi du haut Oyapock (Guyane française)*, thèse Doctorat d'ethnologie, Université Paris X – Nanterre, 2 tomes.

PAGEZY, H., JEGU, M., 2004, Le contexte de la pêche : techniques et saisons, MEUNIER, F.J. (Coord.) *Piranhas enivrés, des poissons et des hommes en Guyane*, Société Française d'Ichtyologie, Réunion des Musées Nationaux éditeurs.

PETREQUIN, P., 1994, De la Nouvelle-Guinée au néolithique du Jura. Le rôle de l'écologie et de l'ethno-archéologie pour comprendre l'évolution de la culture matérielle, In *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Latour, B., Lemonnier, P., Ed. La découverte, Paris

SCHOEPF, D., 1979, « Savoir manger », In Daniel Schoepf édité, *La marmite wayana : cuisine et société d'une tribu d'Amazonie*, catalogue d'exposition, Musée d'ethnographie de Genève, p. 5-11.

TAYLOR, A.- C., Les modèles d'intelligibilité de l'histoire, in *Les idées de l'anthropologie*, Eds P. Descola, G. Lendud, C. Severi, A.-C. Taylor, Armand Colin, Coll. Anthropologie du présent, Paris, 1988, pp. 151-192.

VIVEIROS DE CASTRO, E., 1998, Cosmological Deixis and Amerindian Perspectivism, *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, Vol. 4, N°3, pp. 469-488.

YDE, J., 1965, *Material Culture of the Wainai*, Ethnografisch Roekke, X, Nationalmuseets Skrifter, The National Museum, Copenhagen.